

LES « UNIVERSITÉS » D'IVAN TOURGUÉNIEV

La langue, les premières notions des règles de communication propres à son milieu, la manière d'organiser le temps et l'espace, un mode de vie particulier – voici les éléments qu'un être humain assimile durant les premières années de sa vie au sein du cocon familial, tout comme il développe sa première représentation du monde, très locale puisqu'elle se limite à son horizon familial. Les fondements de l'univers mental de chaque individu se forment également durant cette période : goûts alimentaires, préférences pour tel ou tel paysage, chansons, comptines, contes, *etc.* Tout cela constitue la partie la plus « affective » de notre identité, pour reprendre le terme utilisé par Todorov pour qualifier le phénomène¹⁷². Mais le moment venu, l'horizon mental de l'enfant s'élargit : celui-ci va à l'école où il acquiert, aux côtés d'autres enfants appartenant au même groupe culturel et selon les traditions éducatives du moment, des connaissances fondamentales en matière d'histoire, de littérature, de sciences. La maîtrise de la langue commune et de l'ensemble des savoirs propres au groupe humain auquel la personne appartient constituent ce qu'on appelle la « culture essentielle » de chaque être humain. Tzvetan Todorov qui, dans *La Peur des barbares*, emprunte ce terme aux *Fondements de la morale* de Marcel Conche, définit la « culture essentielle » comme étant une « [...] maîtrise des codes communs qui permettent de comprendre le monde et de s'adresser à autrui

¹⁷² Tzvetan Todorov, *op. cit.*, p. 85.

– culture de base sur laquelle se greffent les savoirs propres aux différents domaines de l’esprit, art ou science, religion ou philosophie »¹⁷³. Ces codes sont donnés d’avance, car ils sont véhiculés par le groupe qui encadre cette partie d’apprentissage de l’enfant.

Dans ce qui suivra, nous tenteront de déterminer la manière dont l’univers intellectuel du jeune Ivan Tourguéniev évolua tout au long de ses apprentissages. Le but n’étant pas de le cerner de manière parfaitement exhaustive – un tel objectif serait irréalisable en raison du caractère incomplet de renseignements concernant cette question -, nous essayerons de comprendre les grandes lignes de la trajectoire éducative suivie par Ivan Tourguéniev dans son enfance et dans sa jeunesse et de cerner la manière dont elle influença, d’une manière ou d’une autre, l’évolution de l’identité culturelle de l’écrivain.

Les cours à domicile chez les Tourguéniev : un programme sérieux et diversifié

Ivan Tourguéniev fut considéré par ses contemporains comme l’une des personnes les plus cultivées de son temps : outre son statut d’un écrivain de réputation internationale, il parlait couramment plusieurs langues étrangères ; il lisait énormément et était toujours au fait de toutes les nouveautés littéraires russes et européennes ; les classiques de la littérature mondiale n’avaient pas de secret pour lui ; c’était un véritable mélomane et, à défaut d’être musicien, il savait apprécier une œuvre musicale en véritable expert tout comme il pouvait admirer une œuvre picturale sinon en connaisseur, du moins en amateur éclairé. Ses lettres tout comme ses œuvres portent la trace de sa grande culture : elles sont remplies de références – directes et indirectes – aux œuvres musicales, artistiques et littéraires majeures de tous les temps et de toutes les cultures ; les noms d’hommes de lettres, de philosophes, de musiciens, d’artistes du monde entier y surgissent sans cesse.

La grande culture d’Ivan Tourguéniev tient au fait que, toute sa vie durant, il ne cessa de s’instruire : le besoin d’approfondir constamment la connaissance du monde qui l’entourait, ainsi que celle de la nature humaine en général, se forma chez lui très tôt, dès l’enfance. En cela, il suivait sans doute l’exemple de ses parents et notamment de sa mère, Varvara Loutovinova, qui s’il l’on en juge d’après sa correspondance¹⁷⁴, trouvait toujours un peu de temps parmi ses occupations pour lire et pour s’instruire.

¹⁷³ *Ibid.*

¹⁷⁴ *Письма В.П.Тургеневой к И.С.Тургеневу (1838-1844)*, Часть 1, публ. С.Л. Жидкова, В.А. Лукина// *И.С. Тургенев. Новые исследования и материалы*, отв. ред. Н.П. Генералова, В.А. Лукина, Альянс-Архео, Санкт—Петербург, 2009, с. 549, 563, 580, 581.

Plus haut, nous avons vu que l’instruction des enfants de la famille Tourguéniev fit l’objet de tous les soins dès leur plus jeune âge. Il nous serait bien sûr difficile de dresser un tableau complet de la manière dont les garçons furent encadrés au début de leurs études, à domicile, tant les sources documentaires relatives à l’enfance d’Ivan Tourguéniev sont peu nombreuses. On peut affirmer néanmoins, à la lumière des éléments examinés précédemment, que, premièrement, l’éducation que les parents Tourguéniev cherchèrent à donner à leurs enfants correspondait parfaitement aux idéaux de l’époque en la matière : une éducation à orientation européenne mais dans laquelle la langue russe trouvait sa place dans le programme de cours des enfants. Deuxièmement, on peut juger du sérieux de cet enseignement dispensé à domicile chez les Tourguéniev grâce à quelques lettres écrites par Ivan Tourguéniev à son oncle Nikolaï Tourguéniev au printemps de l’année 1831¹⁷⁵. Il est vrai que les lettres en question se rapportent à une époque où la famille était déjà établie à Moscou. Elles permettent néanmoins de constater l’excellente organisation du programme de cours dispensés par les différents professeurs chez les Tourguéniev en automne 1830 et en hivers 1830-1831, alors que les enfants ne fréquentaient aucun établissement scolaire précis¹⁷⁶.

Les enfants de la famille Tourguéniev étaient habitués, dès leur plus jeune âge, à rédiger leurs lettres sous forme de journal où ils devaient noter, en détail, de quoi leurs journées étaient faites. Ainsi, à travers ces quelques lettres qui, chronologiquement, couvrent une quinzaine de jours de la vie du jeune Tourguéniev âgé de treize ans en 1831, nous découvrons que ses journées étaient rythmées principalement par les différents cours qu’il suivait à l’époque à domicile tous les jours de la semaine à l’exception du dimanche et des jours fériés.

Les matières qu’on enseignait aux enfants semblent avoir été réparties de manière homogène : les sciences exactes, les cours de langues modernes et anciennes, la pratique des arts y tenaient une place à peu près égale. Trois fois par semaine avaient lieu les cours de mathématiques, trois fois – les cours de russe, de géographie et d’histoire (réunis en un seul cours car assurés par le même professeur – Dimitri Doubenski), deux fois – les cours d’allemand, même quantité d’heures pour le français, le latin, le dessin et la musique, et un cours par semaine de danse. Les précisions apportées par le jeune Ivan Tourguéniev dans ses lettres concernant les matières enseignées ainsi que les différentes références faites par le jeune garçon aux œuvres qu’il avait étudiées ou lues, aux différentes activités auxquelles il participait,

¹⁷⁵ И.С. Тургенев, *Письма*, Том первый, 1831-1849, Издательство «Наука», Москва, 1982// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах, Письма в восемнадцати томах*, *op.cit.*, с. 119-130.

¹⁷⁶ Durant cette période, une épidémie de choléra faisait rage à Moscou, contraignant les enfants de rester à la maison (Н.М. Чернов, *Провинциальный Тургенев*, *op. cit.*, с. 196).

etc. sont révélatrices quant aux priorités établies par les parents Tourguéniev dans le processus d'éducation de leurs enfants. À travers les lettres dont il est question ici, nous découvrons, par exemple, que le jeune garçon fréquentait les bals pour enfants¹⁷⁷ dont l'organisation était très courante à l'époque et où il s'exerçait au quadrille, à la galopade, à la mazurka et à l'écossaise – danses françaises et européennes, soit remarqué en passant, sans doute apprises au préalable dans le cadre des cours de danse dispensés chez les Tourguéniev par Lobanov, un artiste du *Bolchoï*. Nous constatons également qu'à l'âge de treize ans, le futur écrivain appréciait déjà la lecture : lesdites cinq lettres contiennent de nombreuses références aux lectures faites par le garçon qui, au détour d'une phrase, cite tantôt Pouchkine¹⁷⁸, Krylov¹⁷⁹, Joukovski¹⁸⁰ dont il avait appris les poèmes dans le cadre du cours de rhétorique russe, tantôt Mirabeau dont un des discours appris et analysé lors du cours de français le mit en émoi (« Читая сию речь, я восхищался до такой степени, что нельзя выразить»¹⁸¹, confia-t-il à son correspondant à ce propos) ou encore Schiller¹⁸². Durant toute sa vie, Tourguéniev conserva l'habitude d'agrémenter son propos épistolaire d'illustrations poétiques tirées des œuvres littéraires du monde entier – chose qu'il lui était facile de faire étant donné l'immense culture générale que tous ses contemporains sans exception attestent dans leurs souvenirs sur lui. Dans son programme de cours, les exercices de rhétorique et de grammaire russes côtoyaient les dissertations en français ; l'exercice de traduction de l'allemand cédait la place à l'étude de l'histoire des Francs et de l'Empire romain oriental ainsi que de la géographie de la Turquie et de l'Asie. Les cours de la langue latine dispensés par Grigori Chtchourovski était régulièrement agrémentés, selon les témoignages d'Ivan Tourguéniev, par les digressions d'ordre philosophique qui visaient à initier le garçon à cette science très européenne à l'époque : « [...] был латинский учитель: толковал урок, написал очень хорошо, и начались рассуждения о медицине, о натуре, о философии; словом, г-н Щуровский есть философ»¹⁸³.

Le plurilinguisme qui baignait l'enfance de Tourguéniev et les apprentissages diversifiés et axés sur les horizons culturellement différents (malgré une orientation clairement européenne) favorisaient la formation d'une culture essentielle spécifique – russo-européenne

¹⁷⁷ Lettre à N. Tourguéniev, 22 mars (3 avril) 1831, Moscou.

¹⁷⁸ Lettre à N. Tourguéniev, 22 mars (3 avril) 1831, Moscou et celle à N. Tourguéniev, 27 mars (8 avril) 1831, Moscou.

¹⁷⁹ Lettre à N. Tourguéniev, 23 mars (4 avril) 1831, Moscou.

¹⁸⁰ Lettre à N. Tourguéniev, 29 mars (10 avril) 1831, Moscou.

¹⁸¹ Lettre à N. Tourguéniev, 31 mars (12 avril) 1831, Moscou. : *Lorsque je lisais le discours en question, je fus pris d'un émoi que j'aurais du mal à décrire avec des mots.*

¹⁸² Lettre à N. Tourguéniev, 2 (14) avril 1831, Moscou.

¹⁸³ Lettre à N. Tourguéniev, 4 (16) avril 1831, Moscou : [...] *ensuite le professeur de latin est venu, il a donné le cours, il m'a mis la note «très bien» ; s'ensuivaient alors des considérations sur la médecine, la nature, la philosophie ; bref, monsieur Chtchourovsky est un philosophe.*

– chez le futur écrivain. De plus, les deux composantes de celle-ci trouvaient une sorte de prolongation dans la vie de tous les jours du jeune garçon, et plus précisément dans son entourage, les différentes personnes, autres que les membres de sa famille et les amis des parents. La présence de simples paysans russes, serfs de ses parents, qui entouraient Tourguéniev dès sa petite enfance, les traditions qu’ils véhiculaient, le folklore dont ils étaient porteurs et auquel Tourguéniev put s’initier dès le jeune âge, servirent de point d’ancrage de la mentalité du jeune *bartchouk* dans la réalité russe. De l’autre côté de l’échelle des influences que Tourguéniev avait subi dans sa jeunesse, se trouvent les représentants de la culture européenne – les précepteurs et les professeurs étrangers – qui, ainsi que nous l’avons vu précédemment, étaient également présents dans la vie de l’écrivain de bonne heure et servaient d’une sorte d’illustration vivante de ce monde si différent de ce que Tourguéniev pouvait voir autour de lui.

La pension Weidenhammer : premiers apprentissages en dehors du cocon familial

Ivan Tourguéniev suivit ses cours à domicile jusqu’à l’âge de neuf ans : en 1827, les parents décidèrent de placer Ivan et son grand frère Nikolaï dans une pension dans le but de leur garantir une formation plus cohérente et mieux organisée. Suivre les cours à la maison fut sans aucun doute bénéfique aux enfants : dans un cadre familial, en compagnie de leurs parents, d’amis de la famille et de précepteurs, ils purent faire leurs premiers pas dans le monde des connaissances. Néanmoins, le temps arriva de passer à une instruction plus approfondie. En 1827, les parents décident de placer les deux plus grands garçons dans une pension ; leur choix se porte sur la pension Weidenhammer.

La pension Weidenhammer était une école du type familial tenue par Johann-Friedrich Weidenhammer, inspecteur à l’Orphelinat de Moscou. Le programme officiel de l’établissement présentait plusieurs avantages : classes de petite taille – pas plus de douze élèves chacune – et composées d’enfants de familles respectables et aisées ; un emploi du temps rigoureux ; des cours diversifiés : religion, géographie, mathématiques, dessin mais surtout langues anciennes et modernes – latin, russe, allemand, français et anglais. À la demande des parents, Weidenhammer se chargeait d’ajouter à ce cursus général des cours de musique, de danse et d’escrime ainsi que, en cas de besoin, des cours individuels pour toutes les matières de base. Le prix des services fixé par le propriétaire de l’établissement était assez élevé, ce qui

conférait à la pension une sorte d'aura d'exclusivité¹⁸⁴. Johann-Friedrich Weidenhammer et son épouse s'occupaient des classes des tout-petits ; pour ce qui est de l'enseignement dans les classes des élèves plus âgés, il était assuré par des pédagogues invités : des professeurs d'université, certains débutants, d'autres plus expérimentés, ainsi que par des étudiants en fin de parcours universitaire.

Il est difficile de dresser une liste complète des pédagogues qui travaillèrent chez Weidenhammer entre 1827 et 1830, c'est-à-dire durant la période de scolarité d'Ivan Tourguéniev et de son frère dans l'établissement. Nikolaï Tchernov consacra à la pension un chapitre entier de son livre *Ivan Tourguéniev à Moscou (И.С.Тургенев в Москве)*¹⁸⁵ où il cite, parmi les enseignants engagés par Weidenhammer, le nom de Platon Pogorelski, jeune diplômé de la Faculté des sciences de l'Université de Moscou. Plus tard, Platon Pogorelski devint un grand mathématicien, traduisit en russe des ouvrages de mathématiques classiques. Exigeant et rigoureux, pédagogue de grand talent, Pogorelski réussit à éveiller chez le jeune Ivan Tourguéniev un réel intérêt pour les mathématiques, qui restèrent sa matière préférée jusqu'à l'adolescence, période où les lettres et la poésie prirent définitivement le dessus dans la liste des passions du futur écrivain.

Dans l'établissement Weidenhammer, Ivan Tourguéniev bénéficia également de l'enseignement de Grégory Chtchourovski, futur grand géologue, qui commença sa carrière à la pension Weidenhammer et enseigna à Tourguéniev et à ses camarades de classe l'histoire naturelle et la physique, mais aussi le latin. Chtchourovski n'hésitait pas à agrémenter ses cours d'histoire naturelle de digressions d'ordre philosophique et ce fut à la suite de ses cours que la philosophie demeura très longtemps un domaine de prédilection pour Tourguéniev.

La pension Weidenhammer comptait également parmi ses collaborateurs le philologue et poète Piotr Kalaïdovitch, dont la réputation pédagogique ne fut plus à faire lorsqu'il était chargé de cours de langue russe à l'établissement Weidenhammer. Piotr Kalaïdovitch était un enseignant très sollicité ; il partageait son temps entre plusieurs établissements scolaires. Un de ses anciens élèves, Vassili Tchechikhine-Vetrinski, se souvint plus tard dans ses mémoires *T.N. Granovski et son époque* : « Из класса Калайдовича мы выходили не умнее и не намного учнее, чем приходили, но зато выходили добрее духом, проникнутые прелестью поэзии, с сознанием человеческого достоинства»¹⁸⁶. Un pédagogue de talent, mais aussi

¹⁸⁴ Н.М. Чернов, *И.С. Тургенев в Москве*, Граль, Москва, 1999, с. 32.

¹⁸⁵ Н.М. Чернов, « Пансион Вейденгаммера »// Чернов Н.М., *И.С. Тургенев в Москве, op.cit.*, 1999, с. 30-40.

¹⁸⁶ Cité d'après Н.М. Чернов, « Пансион Вейденгаммера», *ibid.*, с. 35 : *De la classe de Kalaïdovitch nous ne ressortions pas plus malins ou beaucoup plus éclairés qu'avant, mais en revanche nous en ressortions plus apaisés, merveilleusement imbibés de poésie et de dignité humaine.*

extrêmement sollicité, Kalaïdovitch ne sera pas engagé par les parents Tourguéniev plus tard, en 1831, lorsqu'il s'agira d'intensifier la formation des enfants en vue de les préparer, à la maison, à des examens d'entrée dans les établissements de leur choix – l'Université de Moscou pour Ivan et l'École d'artillerie de Saint-Pétersbourg pour Nikolaï : à partir de 1830, les cours de langue russe seront confiés à Dimitri Doubenski venu remplacer Kalaïdovitch, de plus en plus indisponible à la suite d'une charge de cours importante dans d'autres établissements. Dimitri Doubenski se fera connaître notamment pour sa publication du *Dit du Prince Igor*, en 1844.

Un autre nom qu'il convient de citer parmi les pédagogues qui suivirent Ivan Tourguéniev dans ses études secondaires est celui de Vassili Glagolevski, assesseur de collège âgé, en 1827, de soixante ans, sans doute engagé par Weidenhammer en tant qu'éducateur. Nikolaï Tchernov pense que c'est précisément Glagolevski qui lut aux pupilles de la pension Weidenhammer le drame *Youri Miloslavsky ou La Russie en 1612* de Mikhaïl Zagoskine, une des œuvres les plus populaires et les plus saluées par les critiques de son temps¹⁸⁷. La découverte de cette œuvre fut, d'après les aveux de Tourguéniev, une de ses premières grandes impressions littéraires ; il en parla, en 1869, dans les *Souvenirs de vie et de littérature* : « [...] «Юрий Милославский» был первым сильным литературным впечатлением моей жизни. Я находился в пансионе некоего г. Вейденгаммера, когда появился знаменитый роман; учитель русского языка – он же и класный надзиратель – рассказал в часы рекреаций моим товарищам и мне его содержание. С каким пожирающим вниманием мы слушали похождения Кирши, слуги Милославского, Алексея, разбойника Омляша! »¹⁸⁸ Il est à noter également que Mikhaïl Zagoskine fut un ami de Sergueï Tourguéniev dans les années 1830, époque où il se rendait souvent – presque tous les jours – chez les Tourguéniev¹⁸⁹.

À première vue, la pension Weidenhammer avait de quoi séduire les parents les plus exigeants en matière d'éducation. Cependant, malgré toutes les découvertes et toutes les rencontres qui marquèrent les études à la pension Weidenhammer pour Tourguéniev, l'écrivain ne chercha jamais à mettre en avant cette période de sa vie ni à souligner le fait qu'il avait fréquenté, dans sa jeunesse, cet établissement d'enseignement privé : selon le *curriculum vitae* que Tourguéniev introduisit auprès de la commission d'admission à l'Université de Moscou, sa

¹⁸⁷ *Ibid.*, c. 34.

¹⁸⁸ И.С.Тургенев, « Гоголь », *op. cit.*, c. 299 : [...] « *Youri Miloslavky* » fut le premier choc littéraire de ma vie. J'étais dans une pension à Weidenhammer quand ce célèbre roman fut publié ; un professeur de russe – qui officiait également comme surveillant – nous en avait narré le contenu à mes camarades et moi durant les récréations. Avec quelle attention dévorante nous écoutions les tribulations du cosaque Kircha, d'Aleksei, le valet de Miloslavsky, et du brigand Omliaash !

¹⁸⁹ *Ibid.*, c. 299.

formation préuniversitaire consistait exclusivement en cours à domicile. La raison tient sans doute au fait que, dans le début des années 1830, l'enseignement privé en Russie vivait des moments difficiles : progressivement interdites, les pensions et les écoles non publiques fermaient l'une après l'autre, leur réputation allait en déclinant¹⁹⁰. Face à cette attitude négative vis-à-vis des établissements d'enseignement privé répandu en Russie en 1833, l'année où Ivan Tourguéniev sollicita son inscription à l'Université de Moscou, il valait sans doute mieux de ne pas mettre en avant le fait d'avoir suivi les cours dans un établissement privé. Dans les écrits autobiographiques ultérieurs, la pension Weidenhammer apparaît néanmoins à plusieurs reprises : dans le *Mémorial*, rédigé en 1852, les *Souvenirs de vie et de littérature*, en 1869. En outre, l'action d'une des nouvelles de Tourguéniev, « Jacques Pasykoff », écrite en 1855, se déroule en partie dans une pension Wenterkeller, largement inspirée de l'établissement Weidenhammer.

L'entrée de Tourguéniev à l'Université de Moscou : préparatifs et démarches administratives exceptionnelles

La pension Weidenhammer était surtout spécialisée dans la préparation des garçons aux études militaires¹⁹¹. Néanmoins, des deux frères Tourguéniev, seul Nikolaï suivit cette voie et fit une carrière dans l'armée. Ivan, quant à lui, témoigna, de bonne heure, de grandes capacités intellectuelles, du goût d'apprendre et d'une nette prédisposition pour les sciences humaines, si bien que les parents Tourguéniev décidèrent de le destiner à une carrière éloignée de la tradition familiale militaire. Dans le *Mémorial*, sous rubrique « Année 1833 », on lit entre autres choses : «Определение в Университет. – NB. *Перепутье*»¹⁹². « La croisée des chemins » car c'est à la fin de 1832 et au début de 1833 qu'Ivan Tourguéniev fut fixé sur son sort et qu'il fut décidé de l'envoyer à l'Université de Moscou, à la Faculté philologique, la plus prestigieuse de son temps.

Faire entrer son enfant à l'Université de Moscou représentait un défi de taille : celui-ci devait réussir un examen d'entrée et la sélection était sévère. De plus, au printemps de la même année, le nouveau ministre de l'Instruction publique Sergueï Ouvarov décida de renforcer le contrôle du gouvernement sur les universités et signa un décret limitant les admissions aux

¹⁹⁰ Утако Онодэра, « Из истории частного образования в России »// *Наука и техника в Якутии*, №1 (16), 2009, с. 80.

¹⁹¹ Н.М. Чернов, « Пансион Вейденгаммера », *op. cit.*, с. 32.

¹⁹² Cité d'après *Из парижского архива И.С. Тургенева*, гл. ред. И.И.Анисимов, Книга первая, *op.cit.*, 1964, с. 342 : *Université. – NB. Croisée des chemins*.

personnes ayant suivi un cursus d'études secondaires complet¹⁹³. Ivan qui, au début de 1833, avait moins de quinze ans, ne pouvait évidemment pas faire valoir un tel parcours. Rapidement, les parents Tourguéniev renforcèrent les effectifs des professeurs à domicile dont plusieurs de la pension Weidenhammer : en premier lieu, Platon Pogorelski, chargé des cours de mathématiques et de physique, Dimitri Doubenski, professeur de russe, d'histoire et de géographie universelles, Grigori Chtchourovski, chargé des cours de latin et de philosophie. Furent également engagés Théodore Gardorf, professeur de musique, et Monsieur Doublé, professeur de français. Les classes de dessin furent assurées par Joseph Vivien de Chateaubrun, peintre et dessinateur, auteur des premiers portraits de Pouchkine, et celles de danse par Ivan Lobanov, artiste du Théâtre Bolchoï. À en juger par les lettres de l'écrivain datant de cette époque¹⁹⁴, son emploi du temps, en cette période de préparation aux épreuves d'entrée à l'université, fut extrêmement chargé : les cours avaient lieu tous les jours à l'exception du dimanches et des jours de fête. Tourguéniev et ses frères suivaient des cours de mathématiques (arithmétique, algèbre et géométrie) trois fois par semaine, tout comme des cours de russe, de géographie et d'histoire. Les cours de langues allemande, française et latine, de dessin et musique avaient lieu deux fois par semaine. Une fois par semaine les garçons Tourguéniev s'exerçaient à la danse. Cet emploi du temps démontre, une fois de plus, le sérieux dont les parents Tourguéniev firent preuve dans la question de la préparation de leurs enfants aux études supérieures.

Lorsque le temps fut venu de solliciter une dérogation auprès du ministère de l'Instruction publique, Sergueï Tourguéniev s'adressa à Matveï Okoulov, directeur des établissements d'études secondaires du gouvernement de Moscou, afin que celui-ci entreprenne des démarches auprès du ministre Ouvarov. Ce fut fait et le 11 juin 1833, Okoulov rédigea à l'attention du ministre une lettre dont voici un extrait : « [...] Меньший оказал столь великие успехи и страсть его столь велика к занятиям, что он никак и слышать не хочет о военной службе и хочет быть употреблен по статским делам, и теперь желает продолжать учение в университете. [...] А он мальчик таковых познаний, что не только такого рода экзамен, но даже почти может выдержать экзамен для выпуска »¹⁹⁵. La dérogation fut obtenue et

¹⁹³ Н.М. Чернов, *И.С. Тургенев в Москве*, *op. cit.*, с. 67.

¹⁹⁴ И.С. Тургенев, *Письма*, Том первый, 1831-1849, Издательство «Наука», Москва, 1982// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах, Письма в восемнадцати томах*, *op.cit.*, 1982, с. 119-130.

¹⁹⁵ Cité d'après Н.М. Чернов, *И.С. Тургенев в Москве*, *op. cit.*, с. 68 : [...] *le cadet est tellement brillant et impliqué dans ses études qu'il ne veut pas entendre parler de service militaire et désire entrer dans l'administration ; voilà maintenant qu'il a l'intention d'étudier à l'université. [...] Et c'est un garçon tellement érudit qu'il peut non seulement y être admis, mais qu'il est quasiment prêt à passer les examens finaux.*

Ivan put présenter les examens d'entrée qu'il réussit brillamment puisqu'il fit partie des vingt-cinq étudiants admis à l'Université en 1833, sur cent soixante-sept candidats¹⁹⁶. Une nouvelle page s'ouvrit dans la vie du jeune Ivan Tourguéniev, âgé de seulement quatorze ans et demi.

L'Université de Moscou au début des années 1830 : une « république universitaire »

Fondée en 1755, l'Université de Moscou avait, en 1833, une histoire longue de plusieurs dizaines d'années. À la fois le fruit et le reflet de l'évolution de la société russe et moscovite de son temps, elle vivait de profondes mutations qui influaient sur son atmosphère ainsi que sur l'impact qu'elle allait avoir, dans les années à venir, sur les milieux intellectuels russes. Presque complètement détruite après les incendies qui avaient ravagé Moscou en 1812, elle connut une période de renaissance et de reconstruction tout au long des années 1820. Porteuse des traditions, et de ce point de vue conservatrice, située au centre de l'état autoritaire institué et cultivé par Nicolas I^{er}, l'Université de Moscou du début des années 1830 était également une sorte de foyer démocratique, une « république universitaire » comme la qualifia, dans ses mémoires au début des années 1870, Ivan Gontcharov, étudiant dans l'établissement au même moment que Tourguéniev. « Démocratique », car l'Université accueillait des étudiants venus de toute la Russie et, surtout, de tous les horizons sociaux : les jeunes nobles comme les roturiers – les *raznotchintsy* – ou encore les enfants des membres du clergé. Dans ses souvenirs *Passé et méditations* (*Былое и думы*), Alexandre Herzen écrivit, en 1868, en se rappelant son passé d'étudiant à l'Université de Moscou au début des années 1830 : « [...] университет России влиянием, в него как в общий резервуар вливались юные силы России со всех сторон, из всех слоев; в его залах они очищались от предрассудков, захваченных у домашнего очага, приходили к одному уровню, братались между собой и снова разливались во все стороны России, во все слои ее »¹⁹⁷.

La classe de la Faculté philologique de l'année 1833 dont Ivan Tourguéniev faisait partie représentait un véritable *melting-pot* de jeunes gens issus de toutes les couches sociales : si on en juge d'après les informations recueillies par Nikolaï Tchernov, elle comptait autant d'enfants

¹⁹⁶ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 44.

¹⁹⁷ Cité d'après А.И. Герцен, « Былое и думы, Глава "Московский университет" » // *Московский университет в судьбе русских писателей и журналистов. Воспоминания, дневники, письма, статьи, речи*, под редакцией Б.И. Есина и др., Издательство «ВК», Москва, 2005, с. 132 : [...] *l'autorité de l'université ne cessait de grandir ; elle était un réservoir où se rassemblaient les forces vives de tous les milieux et des quatre coins de la Russie ; elles s'y purifiaient des préjugés de leurs foyers familiaux, s'harmonisaient entre elles, fraternisaient et puis s'en retournaient de par la Russie et toutes les couches de la société.*

de familles nobles que de familles d'acteurs, de commerçants, de médecins, de militaires, etc.¹⁹⁸ Cette mixité sociale se trouvait renforcée par le fait que tous les étudiants de la première année, toutes facultés confondues, suivaient un seul et même cursus général. On peut imaginer le bouleversement que cette circonstance, en plus de tous les autres changements que le passage à l'université amène inévitablement, dut provoquer dans la vie du jeune garçon de quinze ans qu'était Ivan Tourguéniev à l'époque ! Sans doute devait-il ressentir la même chose que Konstantin Aksakov, également étudiant à la Faculté philologique de l'Université de Moscou en 1832-1835, qui se souvint plus tard de la peur qu'il avait éprouvée lors des épreuves d'admission à l'Université et de la rupture que le passage du cocon familial aux bancs d'étudiant avait représentée pour lui¹⁹⁹. Et de préciser que l'Université était pour ses camarades de classe et pour lui-même bien plus qu'un établissement d'enseignement supérieur – c'était une véritable école de vie où la camaraderie était le maître-mot : « Право, кажется мне, что главная польза такого общественного воспитания заключается в общественной жизни юношей, в товариществе, в студентстве самом. Не знаю, как теперь, но мы мало почерпнули из университетских лекций и много вынесли из университетской жизни »²⁰⁰.

L'Université de Moscou, milieu démocratique par excellence car ouvert aux représentants de toutes les classes sociales, était, au début des années 1830, un véritable foyer de la libre pensée, dans une Russie figée dans le conservatisme du régime de Nicolas I^{er}. C'est en son sein que le cercle littéraire et philosophique de Nikolaï Stankévitch vit le jour, que les groupes de discussions politiques d'Alexandre Herzen et de Nikolaï Soungourov se formèrent, que le « furieux » Vissarion Bélinski révéla son talent et que le poète Ivan Klioutchnikov, le publiciste Nikolaï Ogarev, le futur slavophile Konstantin Aksakov et tant d'autres firent leur premiers pas, chacun sur son chemin intellectuel. Ivan Tourguéniev tomba dans ce chaudron bouillonnant de la libre pensée très jeune, trop jeune même pour en apprécier la signification. Ce n'est que plusieurs années plus tard – à la fin des années 1830 et au début des années 1840 – que, plus mûr et plus au fait des idées débattues dans les cercles étudiants de son temps, il sut apprécier la contribution de tous ces jeunes prodiges à la vie de la jeunesse intellectuelle qui se nourrissait des écrits des philosophes allemands et refaisait le monde à chacune de ses réunions.

¹⁹⁸ Н.М. Чернов, *И.С. Тургенев в Москве*, *op. cit.*, с. 69.

¹⁹⁹ К.С. Аксаков, « Воспоминание студентства 1832-1835 годов »// *Московский университет в судьбе русских писателей и журналистов. Воспоминания, дневники, письма, статьи, речи*, под редакцией Б.И.Есина и др., *op.cit.*, с. 178.

²⁰⁰ *Ibid.*, с. 179 : *Il me semble vraiment que l'utilité principale de cette éducation se résume à la vie sociale des jeunes gens, à la camaraderie et au milieu étudiantin lui-même. Je ne sais ce qu'il en est aujourd'hui, mais nous retirions peu de choses des cours académiques et beaucoup plus de la vie universitaire.*

Les professeurs d'Ivan Tourguéniev à l'Université de Moscou : un encadrement compétent et très européen

À l'époque où Tourguéniev fréquenta l'Université de Moscou, celle-ci était présidée par le recteur Alexeï Boldyrev, orientaliste et philologue de talent, et le poste du doyen de la Faculté philologique était occupé par Matveï Katchenovski, homme de lettres, éditeur et philologue²⁰¹.

Le cours de philologie russe était assuré par Ivan Davydov, auteur de plusieurs manuels de philologie classique et russe ainsi que de quelques ouvrages dédiés à la grammaire de la langue russe. Davydov, linguiste et chercheur reconnu, enseignait sa matière sous l'angle des idées philosophiques de Schelling, Francis Bacon, John Locke ou encore d'Antoine Cadillac²⁰². Pédant et ennuyeux, selon les témoignages de ses anciens étudiants dont Konstantin Aksakov²⁰³, Davydov resta néanmoins dans les annales de l'Université comme un auteur prolifique d'ouvrages philologiques.

Les cours de rhétorique étaient donnés par Piotr Pobedonostsev, philologue, traducteur, conseiller d'Etat proche de la retraite. Ses enseignements, « assommants »²⁰⁴, ainsi que les qualifia Konstantin Aksakov dans ses *Souvenirs de la vie étudiante, 1832-1835 (Воспоминание студентства 1832-1835 годов)*, étaient fondés sur des écrits anciens et portaient sur des exercices pratiques de la langue telle qu'elle était employée par les hommes de lettres d'antan.

Le cours d'histoire universelle était confié à Mikhaïl Pogodine, professeur d'origine modeste (il était le fils d'un serf libéré), un chercheur brillant, auteur de centaines d'ouvrages d'histoire de la Russie. Pogodine lisait aux étudiants de première année l'histoire universelle selon les préceptes de Karl August Böttiger tout en défendant l'idée d'une originalité de la culture russe et de la grande prédestination de son pays.

Le professeur Mikhaïl Pavlov était chargé du cours de physique et d'histoire naturelle. Schellingien convaincu, fondateur de la théorie de l'agriculture en Russie, Pavlov jouissait d'une réputation d'excellent professeur et conférencier auprès des étudiants de l'Université dans les années 1830.

La géographie ancienne et moderne était enseignée par le jeune archéologue et historien Mikhaïl Korkounov, la langue française par Fiodor Courtener, professeur de langues étrangères et de mathématiques d'origine française. Si l'on se réfère aux notes des professeurs au sujet des

²⁰¹ Н.М. Чернов, *И.С. Тургенев в Москве*, *op. cit.*, c. 71.

²⁰² Rappelons que l'enseignement de la philosophie en tant que matière indépendante fut interdit dans les universités russes après 1826.

²⁰³ К.С. Аксаков, *op. cit.*, c. 187.

²⁰⁴ *Ibid.*, c. 179.

progrès accomplis par les étudiants dans différentes matières, Ivan Tourguéniev, qui parlait la langue de Voltaire depuis le berceau, avait, déjà à l'époque, une prononciation très « chic » en français²⁰⁵. Alors que le règlement de l'Université prévoyait pour les étudiants de première année l'apprentissage d'une seule langue étrangère moderne, Tourguéniev choisit d'en étudier deux, enrichissant son programme des cours de langue allemande assurés par Johann Christoph Erhard Goring, originaire de Bavière qui faisait faire à ses étudiants des traductions de Schiller, de Goethe, *etc.* Toujours à propos des langues, mais cette fois anciennes, on peut ajouter que, durant son unique année à l'Université de Moscou, Tourguéniev étudia également la langue grecque, dont le cours était assuré par le philologue et traducteur Vassili Obolensky, ainsi que le latin enseigné aux étudiants de première année par le célèbre paléontologue Alexeï Koubarev, éminent chercheur dans son domaine. Le programme de la première année prévoyait également un cours de religion ; celui-ci était assuré par l'archiprêtre Piotr Ternovsky, théologien, philosophe et psychologue de renom qui prodiguait son savoir de manière scolastique mais néanmoins intéressante²⁰⁶.

L'année académique de Tourguéniev à l'Université de Moscou passée sous le signe de l'ouverture

Quelle portée l'année que l'étudiant Ivan Tourguéniev passa dans les murs de l'Université de Moscou, eut-elle pour sa formation académique et pour son développement personnel ? Elle fut sans doute moindre que les trois ans qu'il passa ensuite à l'Université impériale de Saint-Pétersbourg ou encore les trois semestres lors desquels il étudia à Berlin ; mais l'année universitaire 1833-1834 eut néanmoins pour Tourguéniev une importance particulière, car elle fut porteuse de nombreux changements. Pour la première fois de sa vie, il se retrouva dans un milieu où les différences sociales s'effaçaient totalement. Alexandre Herzen écrit dans *Passé et méditations* : « Общественные различия не имели у нас того оскорбительного влияния, которое мы встречаем в английских школах и казармах; об английских университетах я не говорю: они существуют исключительно для аристократии и для богатых. Студент, который бы вздумал у нас хвастаться своей белой костью или богатством, был бы отлучен от «воды и огня», замучен товарищами»²⁰⁷. Ce

²⁰⁵ Н.М. Чернов, *И.С. Тургенев в Москве*, *op. cit.*, с. 73.

²⁰⁶ К.С. Аксаков, *op. cit.*, с. 179.

²⁰⁷ Cité d'après А.И. Герцен, *op. cit.*, с. 132 : *Les différences sociales n'avaient pas chez nous cette outrageuse influence propre aux casernes et aux écoles anglaises ; je ne parle pas des universités anglaises ; elles sont exclusivement réservées à l'aristocratie et aux riches. L'étudiant qui aurait l'outrecuidance de faire valoir ses origines ou sa fortune chez nous « subirait les foudres » de ses condisciples.*

démocratie était, de toute évidence, une sorte de « marque de fabrique » des milieux étudiants moscovites de l'époque, un trait qui leur était inhérent, et il est certain qu'il ne pouvait pas laisser indifférent le jeune *bartchouk* de quinze ans qu'était Ivan Tourguéniev en 1833-1834 et qui, avant cela, n'avait connu d'autre entourage que sa famille appartenant à un milieu privilégié par ses origines et ses avoirs. Ce premier changement fondamental constituait un premier pas vers une ouverture d'esprit des plus significatives chez le futur écrivain.

Le second pas vers celle-ci résida dans l'initiation aux nouveaux horizons scientifiques. Beaucoup de contemporains de Tourguéniev ayant fait leurs études à l'Université de Moscou parlent, dans leurs mémoires, de la découverte de la liberté apportée par la science. Parmi eux, Ivan Gontcharov, qui explique, dans les notes concernant ses études universitaires à Moscou, que celles-ci ouvraient la porte à un jeune esprit curieux vers un monde nouveau, jusque-là inexploré : « С учебной почвы он ступает на ученую. Умственный горизонт его раздвигается, перед ним открываются перспективы и параллели наук и вся бесконечная даль знания, а с нею и настоящая, законная свобода – свобода науки»²⁰⁸. Il ne s'agit plus simplement d'apprendre et de s'instruire mais plutôt d'élargir son horizon intellectuel et de s'ouvrir davantage au monde.

Et enfin, un troisième changement – et non pas des moindres – que les études à l'Université de Moscou apportèrent à la vie d'Ivan Tourguéniev fut de le rapprocher du monde des lettres et de l'écriture. Certes, âgé de moins de seize ans au moment de son départ de l'Université, Tourguéniev n'écrivait pas encore, mais tout au long de son unique année académique au sein de l'établissement moscovite, il fut entouré de professeurs et aussi d'étudiants²⁰⁹ qui s'intéressaient à la littérature – tout comme lui –, qui écrivaient et qui publiaient leurs écrits. Tout cela devait être nouveau pour le jeune Tourguéniev dont la famille considérait la lecture et les lettres comme un divertissement et l'intérêt si sérieux envers la littérature du second fils comme une fantaisie temporaire, un caprice d'enfant. De ce point de vue, le fait d'avoir côtoyé des hommes de plume – jeunes comme plus aguerris – servit sans aucun doute de terreau pour une expression littéraire dont les prémices n'allaient plus tarder.

²⁰⁸ Cité d'après И.А. Гончаров, « В Университете: как нас учили пятьдесят лет назад »// *Московский университет в судьбе русских писателей и журналистов. Воспоминания, дневники, письма, статьи, речи*, под редакцией Б.И.Есина и др., *op. cit.*, с. 141 : *Il grimpe des études vers la science. Son horizon intellectuel se met en mouvement ; devant lui s'ouvrent les perspectives et les parallèles des sciences, ainsi que l'immensité infinie de la connaissance, et avec elle la liberté véritable et légitime, la liberté de la science.*

²⁰⁹ Parmi eux, L. Alexandrova, auteur de « Годы становления (И.С.Тургенев в Московском университете) » publié dans *Тургеневский ежегодник 2003 года* (Орел, ООО Издат. дом «ОРЛИК», 2005, с. 57-59) cite notamment le nom de Mikhaïl Merkli, le camarade de classe de Tourguéniev en première année qui écrit un recueil de poèmes en 1833-1834 pour le publier l'année suivante. D'autres étudiants, des années supérieures, exerçaient régulièrement leur plume également : le poète lyrique Vassili Krassov, les jeunes écrivains Alexeï Beïer et A. Tonkotcheïev.

Le transfert à l'Université de Saint-Pétersbourg

Au terme de son année d'études à l'Université de Moscou, Ivan Tourguéniev passa avec succès les examens de fin de cursus de la première année : il obtint le troisième meilleur résultat de sa promotion, après quoi il fit la demande auprès de l'administration d'être exclu des rangs des étudiants, la situation familiale le contraignant à déménager à Saint-Pétersbourg. En effet, sa mère se trouvait depuis plusieurs mois à l'étranger pour des raisons de santé et Sergueï Tourguéniev devait s'occuper aussi de Nikolaï, désormais installé dans la capitale où il entamait une formation au sein d'une école d'artillerie. Suivre les progrès et prendre soin de ses deux fils encore jeunes (Nikolaï était alors âgé de dix-huit ans et Ivan, de seize ans) devenait difficile dans cette situation et la décision fut prise de quitter Moscou pour s'établir dans la capitale. Ivan Tourguéniev dut donc solliciter une inscription à l'Université impériale de Saint-Pétersbourg afin d'y continuer son cursus universitaire.

L'entreprise se révéla plus difficile que prévu : Ivan dut non seulement réussir un examen d'admission mais également présenter une épreuve supplémentaire en vue d'être accepté en deuxième année à la Faculté philosophique de l'Université. Afin de garantir à Tourguéniev le précieux sésame, quelques précepteurs privés de renom furent engagés, dont Friedrich Leberecht Lippmann, célèbre professeur d'Histoire qui donnait cours notamment au prince Alexandre, futur Alexandre II, mais aussi Christopher Friedrich von Walther qui enseignait à Tourguéniev les langues grecque et latine. Ces efforts se révélèrent payants puisque, dès l'automne 1834, Ivan Tourguéniev fut admis en deuxième année du Département d'histoire et de philologie de la Faculté philosophique de l'Université de Saint-Pétersbourg.

L'Université de Saint-Pétersbourg dans les années 1830 : entre l'ouverture et la réaction

L'Université impériale de Saint-Pétersbourg, fondée en 1724 dans le cadre de l'Académie des sciences de la Russie, était le plus ancien établissement d'enseignement supérieur du pays. Avant 1834, année où Tourguéniev l'intégra, l'Université avait connu une histoire à la fois longue et chaotique. Maintes fois réorganisée tout au long du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, elle fit le chemin de l'Université Académique, au moment de sa fondation, jusqu'au statut de l'Université Impériale de Saint-Pétersbourg, en 1819 – titre qu'elle conserva d'ailleurs jusqu'à la fin du XIX^e siècle – en passant par l'Institut pédagogique entre les deux. L'histoire de l'Université fut ponctuée de plusieurs périodes d'essor qui venaient relayer celles

de stagnation voire de décadence. Créée en 1819 à l'initiative du superviseur de la circonscription académique de Saint-Pétersbourg Sergueï Ouvarov, sous le nom d'Université impériale de Saint-Pétersbourg, l'établissement connut un développement spectaculaire à la fin des années 1810, lorsque son offre d'enseignement se diversifia et que ses effectifs – enseignants et étudiants – se multiplièrent. Jusqu'en 1821, l'ensemble du corps académique s'articulait autour d'un noyau d'enseignants prônant les idées ouvertement progressistes : Mikhaïl Balougianski, économiste et docteur en droit, le juriste Alexandre Kounitsyn, Karl Hermann, professeur de statistiques, Konstantin Arseniev, historien et géographe, membre de l'Académie des sciences et d'autres²¹⁰. Dans leurs cours, ces professeurs n'hésitaient pas à remettre en question les principes du servage et à vanter les mérites du régime constitutionnel par rapport à l'absolutisme monarchique. Il est évident que ces idées ne s'inscrivaient pas du tout dans l'esprit réactionnaire propre à la fin du règne d'Alexandre I^{er}, et en 1821, un procès fut intenté à l'encontre de ces professeurs trop progressistes dont beaucoup furent forcés de quitter l'établissement. À partir de ce moment-là, une période de régression longue de dix ans commença pour l'Université ; elle fut marquée par l'appauvrissement des programmes d'enseignement et la politique obscurantiste de son administration. C'est sans doute pour cette raison que de nombreux biographes de Tourguéniev, lorsqu'il s'agit de retracer le parcours de l'écrivain à l'Université de Saint-Pétersbourg, parlent d'un niveau d'enseignement très bas par rapport à celui de l'Université de Moscou ; ce faisant, ils citent invariablement les propos à ce sujet de Vassili Grigoriev, historien orientaliste qui sortit de l'Université de Saint-Pétersbourg en 1834, c'est-à-dire précisément au moment où Ivan Tourguéniev entra à l'établissement :

Оставляя университет, и действительные студенты, и кандидаты выходили из него с весьма маленьким запасом сведений и еще с меньшей любовью к науке. Жиденькое знание профессорских тетрадок или печатных учебников, испарявшееся со сдачею каждого экзамена и оставлявшее в голове только названия пройденных наук, смутное представление об их содержании и объеме да случайно затерявшиеся в памяти факты и положения, — вот и всё, что обыкновенно выносили тогда студенты из университета. [...] Причинами такого положения были, без сомнения : плохая подготовка, с которою молодые люди вступали в университет, неудовлетворительность профессорского преподавания и отсутствие в заведении той научной

²¹⁰ Тихонов И.Л., *Петербургский университет в XIX веке*, le site du Musée virtuel de l'Histoire de l'Université de Saint-Pétersbourg (Виртуальная прогулка по Императорскому Санкт-Петербургскому университету конца XIX века (по материалам Музея истории СПбГУ), http://virtualtrip.museums.spbu.ru/content/spbu_1.html, consulté le 12 décembre 2012, à 12h31.

закваски, которая в Московском университете вырабатывала хороших студентов при тех же самых неблагоприятных условиях.²¹¹

Vassili Grigoriev n'était pas le seul à s'exprimer de la sorte sur le niveau de l'enseignement dispensé à l'Université de Saint-Pétersbourg au début des années 1830 : Ivan Tourguéniev lui-même, dans ses *Souvenirs de vie et de littérature*, évoque le fait qu'il lui était impossible d'acquérir une formation solide à l'université où seule la formation de base était garantie²¹². Cependant, il convient de nuancer quelque peu cette information. Le fait est qu'en 1834, l'Université était sur le point d'entamer une période d'essor qui allait mettre fin à plus de dix ans de stagnation consécutifs aux procès qui avaient secoué les milieux académiques au début des années 1820.

Le corps enseignant de l'Université de Saint-Pétersbourg : quelques profils aux compétences variables

Le corps enseignant subit d'importants changements car il s'enrichit de plusieurs nouveaux membres : quelques anciens étudiants fraîchement rentrés d'Europe où ils perfectionnaient leur savoir à l'Université de Tartu mais aussi à Paris, Munich, Heidelberg ou encore Berlin. Ce fut le cas notamment de Mikhaïl Koutorga qui fut engagé à l'Université pour y donner le cours d'histoire de l'Antiquité et du Moyen Âge. Chercheur et enseignant d'une grande renommée, Mikhaïl Koutorga fit ses débuts académiques précisément du temps de Tourguéniev à l'Université. Initié, surtout à l'Université de Berlin, à l'étude de l'histoire et de la philosophie à travers le prisme de l'histoire et de la pensée antique, Koutorga cherchait à transposer la rigueur de cette approche dans les cours dont il était chargé à l'Université de Saint-Pétersbourg.

D'autres professeurs de talent rejoignirent le staff académique au moment où Ivan Tourguéniev arriva à Saint-Pétersbourg ou peu avant : citons en premier lieu Piotr Pletnev, homme de lettres, critique littéraire, ami des poètes et des écrivains tels que Pouchkine,

²¹¹ Cité d'après Г.А. Бялый, А.Б. Муратов, *Тургенев в Петербурге*, Лениздат, Ленинград, 1970, с. 22 : *Les étudiants, qu'ils aient obtenu leurs titres ou non, ressortaient de l'université avec un très maigre bagage de connaissances et un amour encore moindre pour la science. La pauvre maîtrise des contenus des calepins et les mémoires savants des professeurs qui s'évaporaient après chaque examen et ne laissaient en tête que les titres de la matière passée en revue, la vague image d'un contenu et d'un volume, avec quelques faits et dispositions qui végètent dans la mémoire, voilà à peu près tout ce que les étudiants retiraient habituellement de l'université. [...]* Les raisons en étaient sans aucun doute : la mauvaise formation des jeunes à leur entrée à l'université, les lacunes méthodologiques des enseignants et l'absence dans l'institution de ce ferment scientifique qui permettait de former de bons étudiants à l'université de Moscou dans les mêmes conditions défavorables.

²¹² И.С.Тургенев, « Литературные и житейские воспоминания. Вместо вступления »// И.С.Тургенев, *Собрание сочинений в двенадцати томах*, Том одиннадцатый, *op.cit.*, с. 240.

Joukovski, Gogol et dont Tourguéniev brossa le portrait en 1868 dans «Soirée littéraire chez Piotr Pletniou» («Литературный вечер у П.А.Плетнева») : « Как профессор русской литературы он не отличался большими сведениями; ученый багаж его был весьма легок; зато он искренно любил "свой предмет", обладал несколько робким, но чистым и тонким вкусом и говорил просто, ясно, не без теплоты. Главное: он умел сообщать своим слушателям те симпатии, которыми сам был исполнен, — умел заинтересовать их »²¹³. Professeur d'une autre époque – un peu à l'ancienne -, Pletnev était apprécié des étudiants pour son sens de la mesure, sa bienveillance et la passion qu'il nourrissait pour la matière qu'il enseignait.

Un autre homme de lettres laissa une empreinte durable dans le parcours académique de ses étudiants, dont bien sûr Ivan Tourguéniev : il s'agit d'Alexandre Nikitenko, professeur de théorie de la philologie à l'Université de Saint-Pétersbourg. La biographie et le parcours extraordinaires de cet autre amoureux de la littérature fascinaient et inspiraient les étudiants : à force de travail et de persévérance, Nikitenko se hissa de la condition de serf et fils de serf au statut de philologue de renom, membre de l'Académie des sciences de la Russie. Tout comme Pletnev, Nikitenko était un homme de son époque, il suivait de près les évolutions de la société russe et saint-pétersbourgeoise de son temps, était toujours au fait des nouveautés littéraires, participait volontiers aux débats philologiques et politiques²¹⁴.

Impossible de parler des enseignants éminents de la Faculté philosophique de l'Université de Saint-Pétersbourg à l'époque de Tourguéniev sans mentionner le nom de Nikolaï Gogol, ou plutôt du professeur-adjoint Gogol-Ianovski, ainsi qu'il apparaissait dans le programme de l'époque. Chargé de donner le cours d'Histoire de l'Antiquité et du Moyen Âge durant l'année académique 1834-1835, celui qui deviendrait peu après un des grands inspireurs de la jeune littérature russe n'impressionnait malheureusement ses disciples ni par la profondeur de ses connaissances ni par sa prestance ou encore par son maniement de la langue : du haut de son pupitre, Gogol « шептал что—то весьма несвязное, показывал нам маленькие гравюры на стали, изображавшие виды Палестины и других восточных стран, и все время ужасно конфузился. Мы все были убеждены (и едва ли мы ошибались), что он ничего не смыслит в истории – и [...] не имеет ничего общего с писателем Гоголем,

²¹³ И.С. Тургенев, « Литературный вечер у П.А.Плетнева »// И.С.Тургенев, *Собрание сочинений в двенадцати томах*, Том одиннадцатый, *op.cit.*, с. 250 : *Comme professeur de littérature russe, il n'était pas particulièrement érudit ; son bagage scientifique n'était pas lourd ; en revanche il aimait sincèrement « sa matière », il avait des goûts purs et raffinés, bien que peu téméraires, et il s'exprimait simplement, clairement et avec un certain enthousiasme. Le principal : il arrivait à communiquer à ses étudiants les sympathies dont lui-même était empli, il arrivait à les intéresser.*

²¹⁴ Г.А. Бялый, А.Б. Муратов, *op. cit.*, с. 36.

уже известным нам как автор «Вечеров на хуторе близ Диканьки»²¹⁵. Tourguéniev fit référence au passé professoral de l'écrivain en 1868, dans un article intitulé « Gogol » qui retraçait les différentes rencontres qu'il put avoir durant sa jeunesse avec son idole. Souvent absent des cours et dépassé par les subtilités que tout cadre d'enseignement universitaire implique inévitablement, Gogol n'était visiblement pas fait pour ce métier : « Он был рожден для того, чтобы быть наставником своих современников; но только не с кафедры »²¹⁶, conclut Tourguéniev à propos de cette période qui ne fut sans doute pas la plus marquante dans l'histoire de leur relation – les deux écrivains se rencontreront plus tard à plusieurs reprises. Au début des années 1820, ils feront plus ample connaissance et auront plusieurs échanges d'ordre littéraire. Il n'en reste pas moins que l'année 1835 resta à tout jamais celle de leur première rencontre, fût-ce dans un cadre académique et moins personnel.

Le reste du corps enseignant chargé des différents cours qu'Ivan Tourguéniev suivit tout au long de son parcours au sein de l'Université de Saint-Petersbourg semble avoir eu moins d'impact sur lui. Les cours de philologie classique assurés à des moments différents par Friedrich Graefe et Theodor Friedrich Freytag, deux professeurs d'origine allemande, ne comblaient visiblement pas la curiosité de l'étudiant Tourguéniev qui jugea nécessaire de parfaire à domicile ses connaissances des langues grecque et latine sous la tutelle de Christopher Friedrich von Walther qui l'avait aidé à se préparer à l'examen d'admission à l'Université²¹⁷. Les cours de philosophie assurés par Adam Fischer, diplômé de l'Université de Vienne, et dispensés dans un russe approximatif, étaient scolastiques et ennuyeux, dans l'esprit réactionnaire et dogmatique propre au règne de Nicolas I^{er}²¹⁸. Les cours d'Histoire naturelle ne gagnèrent en richesse, aux yeux des étudiants, que lorsque, en 1835, Mikhaïl Koutorga remplaça à ce poste le professeur Ivan Choulguine ; celui-ci ne réussit pas à insuffler à ses étudiants un intérêt quelconque pour sa matière²¹⁹. Il n'est point étonnant que dans ce contexte de médiocrité, les cours d'histoire de la Russie, dispensés par Nikolai Oustrialov, homme d'une grande érudition mais piètre orateur, eussent semblé exemplaires aux étudiants. Le futur censeur de Tourguéniev, Alexandre Krylov, était chargé de cours de statistiques en deuxième année ; il

²¹⁵ И.С. Тургенев, « Гоголь », *op. cit.*, c. 299 : *Gogol grommelait quelque chose de totalement incohérent, il nous montrait des petites gravures sur métal représentant des vues de Palestine et d'autres pays orientaux, et perdait constamment le fil de ses idées. Nous étions tous convaincus (sans doute à raison) qu'il n'entendait rien à l'histoire et qu'il n'avait rien en commun avec l'écrivain Gogol, que nous avons connu comme l'auteur des « Soirées à la ferme près de Dikanka ».*

²¹⁶ *Il était né pour être le précepteur de ses contemporains ; mais pas du haut d'une chaire.*

²¹⁷ Г.А. Бялый, А.Б. Муратов, *op. cit.*, c. 26.

²¹⁸ *Ibid.*, c. 25.

²¹⁹ *Ibid.*, c. 27.

fut remplacé, l'année suivante, par Victor Porochine, un homme aussi bon que cultivé qui sut gagner les sympathies de ses étudiants et le respect de ses pairs.

Ce tableau, quoiqu'incomplet, permet de comprendre le type de formation que recevaient, au début des années 1830, les étudiants du Département d'Histoire et de Philologie de la Faculté philosophique de l'Université impériale de Saint-Pétersbourg. Assuré en partie par des enseignants brillants et inspirés mais n'ayant pas la possibilité de s'exprimer toujours librement sur les sujets qui les intéressaient et les préoccupaient – la censure et le souvenir des procès à l'encontre des collègues un peu trop audacieux étaient encore vivants dans les mémoires – et en partie par des professeurs dont les talents pédagogiques et les compétences n'étaient pas à la hauteur des espérances de leurs pupilles, cet enseignement ne pouvait décemment pas rivaliser avec ce qui se faisait à l'Université de Moscou à la même époque et encore moins avec la qualité de la formation dispensée dans les universités européennes.

L'Université de Saint-Pétersbourg et son atmosphère très différente de Moscou

On comprend dès lors mieux le commentaire, modérément enthousiaste, de Vassili Grigoriev, cité ci-dessus. Notons cependant que le niveau d'enseignement médiocre évoqué par Grigoriev dans ses souvenirs ne l'empêcha pas de devenir un de ces hommes de science qui firent par la suite la fierté de l'Université de Saint-Pétersbourg : futur éminent orientaliste, Grigoriev, contemporain d'Ivan Tourguéniev à l'Université, publia, en 1834, plusieurs articles sur l'histoire de différentes régions du monde alors qu'il était encore étudiant. Il fut assurément un des disciples les plus brillants de sa promotion, tout comme Timofei Granovski, historien de renom, qui fut l'un des premiers théoriciens russes de l'histoire du Moyen Âge et dont Tourguéniev parlera en termes pleins de respect et d'affection dans les *Deux mots sur Granovski* (*Два слова о Грановском*), rédigé en 1855 à la mémoire du savant défunt.

Parmi les camarades de cours d'Ivan Tourguéniev, peu s'illustrèrent par la suite. Seuls leurs noms tels qu'ils figurent dans les registres de l'Université nous sont parvenus aujourd'hui. « Всех их безвестно поглотило российское чиновничье море »²²⁰, en dit justement Nikolai Tchernov, dans « La Jeunesse pétersbourgeoise d'Ivan Tourguéniev » (« Петербургская юность Ивана Тургенева »). Une exception pourrait être faite peut-être pour Gavriilo Destunis, devenu professeur de Philologie grecque et l'historien Stepan Guédéonov qui, durant plusieurs années, dirigea les théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg.

²²⁰ Н.М. Чернов, « Петербургская юность Ивана Тургенева (1834-1838) »// *Спасский вестник*, редактор-составитель Е.Н. Левина, выпуск 6, 1992, с. 36 : *Tous furent engloutis par la marée de la bureaucratie russe.*

De manière générale, les étudiants inscrits à l'Université de Saint-Petersbourg se différenciaient de leurs collègues moscovites en ce qui concerne leur appartenance sociale : si les milieux estudiantins de l'Université de Moscou étaient constitués de jeunes gens venus de tous les horizons – pratiquement toutes les couches sociales y étaient représentées en proportions égales – ceux de Saint-Petersbourg étaient dominés par les enfants des familles nobles. Cela s'explique certainement par la situation géographique de l'Université de Saint-Petersbourg : dans la capitale, en plein centre administratif, économique et culturel de la Russie, à proximité de la Cour. Grigori Bialyï et Askold Mouratov commentent dans leur article «Tourguéniev à Pétersbourg» («Тургенев в Петербурге») : « [...] состав студентов в столичном университете был другой : здесь получали образование многие юноши из аристократических семейств. Нередко приходившие на лекции в сопровождении французов-гувернеров, они не помышляли о серьезном занятии наукой. Многие тотчас по выходе из университета надевали военный мундир»²²¹. Cela tranchait avec l'ambiance qu'Ivan Tourguéniev avait connue à l'Université de Moscou où les esprits des jeunes fourmillaient d'idées plus libérales et plus tranchées les unes que les autres. Certes, il existait à l'Université de Saint-Petersbourg des cercles de discussions, où les étudiants se réunissaient pour débattre des sujets les plus variés – littéraires, philosophiques et académiques – mais sans toucher à la politique, selon le témoignage de certains contemporains de Tourguéniev à l'Université²²². Il n'en reste pas moins que, sous le régime de Nicolas I^{er}, dans un contexte de censure de toute idée potentiellement subversive, l'Université constituait, de par sa définition et par son essence, un univers où les jeunes esprits venaient s'initier à la libre pensée. Dans «Soirée littéraire chez Piotr Pletniou» («Литературный вечер у П.А.Плетнева»), Tourguéniev parle des idées « libres, presque républicaines »²²³, que ses camarades et lui cultivaient à l'époque. Le mot « républicain », utilisé dans ce contexte dans le sens de « romantique, poétique », n'est bien sûr pas à comprendre de manière littérale.

²²¹ Г.А. Бялый, А.Б. Муратов, *op. cit.*, с. 24 : [...] *la composition des universitaires de la capitale était différente : on y retrouvait beaucoup de jeunes issus de familles aristocratiques. Fréquemment accompagnés de leurs précepteurs français, ils ne s'impliquaient que modérément dans leurs études. Beaucoup s'engageaient à l'armée immédiatement après l'université.*

²²² *Ibid.*, с. 24.

²²³ И.С.Тургенев, « Литературный вечер у П.А.Плетнева »// *op. cit.*, с. 244.

Les trois ans à Saint-Pétersbourg : une période difficile et peu propice à l'apprentissage

Ivan Tourguéniev passa sur les bancs de l'Université de Saint-Pétersbourg trois années académiques. Il s'agit d'une période si riche sur le plan du développement personnel pour Tourguéniev qu'on aurait tort de sous-estimer l'importance de cette « parenthèse » saint-pétersbourgeoise dans la vie de l'écrivain. D'abord, parce que Tourguéniev passa à Saint-Pétersbourg et dans son université trois ans de sa jeunesse, entre quinze et dix-huit ans – une époque charnière dans la vie de tout jeune homme : époque de maturation, de passage du statut d'enfant à celui d'adolescent, presque adulte. Puis, ces trois années tombèrent à une époque où la capitale russe vivait d'importants changements, elle aussi. Elle s'agrandissait et s'embellissait : en 1834, à l'arrivée des Tourguéniev dans la capitale, la colonne d'Alexandre fut inaugurée en grande pompe sur la Place du Palais ; les travaux de construction de l'Arc de Triomphe de Narva étaient en phase d'achèvement ; importés de Thèbes, les fameux sphinx du Quai Ouniversitytskaya furent installés au début des années 1830 ; en 1835, les bâtiments de Sénat et de Saint-Synodes furent érigés sur la Place du Sénat ; la perspective Nevsky changeait progressivement de visage, au rythme d'aménagements qui se succédèrent tout au long de la première moitié du XIX^e siècle²²⁴. Le Saint-Pétersbourg des années 1830 était marqué par l'aura de Pouchkine que, comme on le sait, Tourguéniev admirait. À deux reprises, Tourguéniev rencontra celui qu'il qualifia de « maître » durant toute sa vie : ces rencontres furent immortalisées dans les *Souvenirs de vie et de littérature* – et notamment dans la « Soirée littéraire chez Piotr Pletniou », en 1869. À Saint-Pétersbourg, Tourguéniev croisa également Mikhaïl Lermontov, côtoya Mikhaïl Glinka qui, ami de son grand frère Nikolaï, rendait souvent visite aux Tourguéniev. Il put d'ailleurs applaudir le compositeur à l'occasion de la première de *Ivan Soussanine (ou La vie pour le tsar)* en décembre 1836, tout comme il assista, quelques mois plus tôt, le 19 avril 1836, à la première de *Le Revizor* de Gogol au Théâtre Alexandra.

Le déménagement à Saint-Pétersbourg coïncida également, pour Ivan Tourguéniev, avec le début de ses activités littéraires : après avoir baigné, à l'Université de Moscou, dans un milieu où l'écriture et les belles lettres n'étaient pas du tout considérées comme une distraction futile, c'est en arrivant à la capitale qu'Ivan Tourguéniev se mit à écrire. Dès septembre 1834, plusieurs œuvres virent le jour – un poème inspiré par l'inauguration de la Colonne d'Alexandre (« Ce monument immense et orgueilleux... » (« Сей памятник огромный, горделивый... »)), « Mer calme » (« Штиль на море »), « Fantasmagorie d'une nuit d'été » (« Фантасмагория в

²²⁴ Г.А. Бялый, А.Б. Муратов, *op. cit.*, с. 14, 15.

летнюю ночь ») et « Un rêve » (« Сон »). À la même période, Tourguéniev entreprit également quelques traductions de Shakespeare et de Byron. Le poème *Steno*, le tribut du jeune écrivain à *Manfred* de George Byron – une de ses œuvres préférées à cette époque –, fut écrit durant la première année de l'écrivain à Saint-Pétersbourg. Par la suite, nous reviendrons plus longuement sur ce « péché de jeunesse » — comme Tourguéniev qualifia plus tard, dans ses souvenirs, le poème *Steno*. Pour l'heure, il convient de noter simplement la création de cette première œuvre aboutie de l'écrivain comme un moment important de sa biographie littéraire, que Tourguéniev souligna d'ailleurs tout particulièrement dans *Mémorial*, sous la rubrique 1834 : « *Стено (!)* »²²⁵. Après avoir écrit ce poème en automne 1834, Tourguéniev chercha à soumettre son œuvre au jugement de quelque expert dont il tenait l'opinion en estime. Il se tourna, en première instance, vers Piotr Pletnev qui critiqua vivement cette œuvre-imitation mais salua tout de même les débuts littéraires de son étudiant. Tourguéniev conta cet épisode de sa vie dans les *Souvenirs de vie et de littérature* : l'analyse publique de *Steno* par Pletnev, qui prit soin de garder pour lui l'identité de l'auteur de cette œuvre dont il mit à l'évidence les imperfections, ainsi que les encouragements qu'il lui prodigua ensuite en privé²²⁶. On sait également que Tourguéniev soumit *Steno* à l'opinion d'un autre de ses professeurs, Alexandre Nikitenko ; l'avis de celui-ci ne nous est pas parvenu.

À Saint-Pétersbourg, en 1836, Tourguéniev connut sa première publication, d'un écrit non pas littéraire mais d'un caractère critique – l'analyse du *Voyage sur les lieux saints russes* d'Andreï Mouraviev paru un peu plus tôt la même année. À cette époque, Ivan Tourguéniev était tenté par une carrière académique et sa mère jugea qu'il était indispensable pour son fils de se faire des relations parmi les personnes bien placées dans ce milieu. C'est ainsi que Tourguéniev rencontra Konstantin Serbinovitch, le rédacteur en chef du *Messenger de l'Europe* de l'époque. Celui-ci voulut éprouver le futur auteur des *Mémoires d'un chasseur* et lui demanda de rédiger quelques lignes au sujet du livre de Mouraviev. Tourguéniev s'exécuta mais ne suivit pas le destin de cet écrit qu'il oublia totalement avant de découvrir, quarante ans plus tard, sa publication²²⁷.

De prime abord, on serait porté à croire qu'au milieu de cette vie bouillonnante et passionnante, dans un cadre académique que l'on peut, malgré tous ses défauts, qualifier de privilégié, dans un contexte social des plus avantageux, Tourguéniev ne pouvait que réussir.

²²⁵ Cité d'après *Из парижского архива И.С. Тургенева*, гл. ред. И.И.Анисимов, Книга первая, Издательство «Наука», Москва, 1964, с. 342 : *Steno (!)*

²²⁶ И.С. Тургенев, « Литературный вечер у П.А.Плетнева », *op. cit.*, с. 243.

²²⁷ Н.М. Чернов, « Петербургская юность Ивана Тургенева (1834-1838) », *op. cit.*, с. 39.

Cependant, ce ne fut pas tout à fait le cas : au terme de deux années d'études, il échoua aux examens de sortie, décida de profiter d'un récent décret réformant la structure des études supérieures et les prolongeant d'une année, et doubla sa dernière année. À la fin de celle-ci, il obtint les titres requis mais ne figura pas parmi les meilleurs de sa promotion, affichant de nouveau des résultats plutôt médiocres. Le brillant élève de l'Université de Moscou, que devint-il donc ? Pourquoi, soudain, ses résultats scolaires se retrouvèrent-ils à la baisse ? Il n'y eut certainement pas une raison à cela mais plusieurs.

Premièrement, il s'agit d'une période difficile pour toute la famille Tourguéniev. Les problèmes familiaux commencèrent dès l'été 1833, lorsqu'eurent lieu les événements qui servirent, plus tard, de trame au récit « Premier amour ». Les détails de cette histoire ne seront sans doute jamais totalement mis à jour tant elle comporte de blancs — de non-dits et d'incertitudes. Mais les quelques allusions qu'y fait Varvara Tourguénieva dans ses lettres à Ivan Tourguéniev²²⁸, quelques années après les événements, laissent entrevoir l'essentiel : l'infidélité de Sergueï Tourguéniev — plus « grave » que toutes les précédentes puisqu'accompagnée de sentiments forts envers celle que les biographes finirent par identifier comme la princesse Ekaterina Chakhovskaïa²²⁹ — divisa le couple et faillit le détruire puisque les époux se trouvèrent au bord de la séparation. Cette histoire eut des répercussions à long terme sur toute la famille et la poursuivit longtemps après.

Deuxièmement, le déménagement dans une ville pratiquement inconnue, loin du cadre de vie habituel, fut peut-être un facteur supplémentaire d'anxiété pour le jeune garçon de quinze ans qu'était Tourguéniev au moment des faits. Même si la famille Tourguéniev se rendit à plusieurs reprises à Saint-Pétersbourg avant 1834, la capitale n'avait certainement rien d'un endroit familier pour Ivan Tourguéniev. De plus, la nouvelle vie à Saint-Pétersbourg commença par un événement tragique : en octobre 1834, après plusieurs semaines de souffrance, Sergueï Tourguéniev décéda prématurément de ce qu'on appelait dans la famille une « maladie du rein », laissant ses deux fils à la charge de son frère Nikolaï ; Varvara se trouvait à l'étranger au moment de sa mort. Cette douloureuse perte, avec les changements radicaux que tous ces événements conjugués entraînaient inévitablement, entamèrent les forces du jeune garçon : peu de temps après, Ivan Tourguéniev tomba malade : soudainement, il s'affaiblit au point de devoir garder le lit, et il maigrit très fort. Dans *Mémorial*, Tourguéniev dit avoir subi « une maladie de croissance ». Une maladie certainement provoquée par les nombreux changements dramatiques qui eurent lieu à cette période de la vie de l'écrivain.

²²⁸ Н.М. Чернов, *И.С. Тургенев в Москве*, *op. cit.*, с. 59.

²²⁹ *Ibid.*

Dans ces conditions, il est possible que, lorsque le moment fut venu de revenir à ses occupations habituelles et de retourner aux études, Tourguéniev ait eu du mal à se concentrer et cela se conçoit. D'un autre côté, il n'est pas non plus exclu que tous ces événements aient accéléré sa maturation créatrice et que le jeune Tourguéniev aient cherché, d'une certaine manière, à canaliser sa souffrance par l'écriture. Il n'existe aucune preuve directe de cela mais tout l'indique du point de vue chronologique : les premières œuvres de Tourguéniev et notamment *Steno* – commencé le 21 septembre 1834 et terminé le 13 décembre de la même année²³⁰ – furent écrites en automne 1834, ce qui coïncide avec le début de la maladie du père de l'écrivain. Tous ces facteurs combinés, en plus d'un niveau d'enseignement assez variable dispensé à l'Université de Saint-Pétersbourg dans les années 1830, expliquent sinon entièrement, du moins en partie la baisse de motivation d'Ivan Tourguéniev pour les études et donc ses résultats plus médiocres qu'auparavant.

Une fois son cursus académique à l'Université impériale de Saint-Pétersbourg achevé, Tourguéniev partit pour Berlin, la « terre promise » des étudiants de son époque, la patrie du savoir qui ouvrait ses étendues à tous les férus de la philosophie et des belles lettres. Une nouvelle étape dans la formation – et dans la vie – de Tourguéniev s'ouvre avec son entrée à l'Université de Berlin.

En route pour Berlin : un choix de destination dans la logique des relations russo-prussiennes

Окончив курс по филологическому факультету С.-Петербургского университета в 1837 году, я весной 1838 года отправился доучиваться в Берлин. Мне было всего 19 лет; об этой поездке я мечтал давно. Я был убежден, что в России возможно набраться некоторых приговорительных сведений, но что источник настоящего знания находится за границей.²³¹

C'est en ces termes que, en 1868, Tourguéniev se souvint des débuts de cette nouvelle période de sa vie. Dans la préface aux *Souvenirs de vie et de littérature*, une sorte de profession de foi de l'écrivain dans laquelle il chercha à expliciter les fondements de son œuvre ainsi que le pourquoi de sa volonté précoce de s'éloigner du terreau natal afin d'apprendre à mieux la

²³⁰ «Комментарии: И.С.Тургенев, Стено»// Тургенев И.С., *Полное собрание сочинений и писем в тридцати томах, Сочинения в двенадцати томах*, Издание второе, исправленное и дополненное, Том первый, *op.cit.*, с. 547.

²³¹ И.С. Тургенев, « Литературные и житейские воспоминания. Вместо вступления », *op. cit.*, с. 240 : *Après avoir terminé la philologie à l'Université de Saint-Pétersbourg en 1837, j'ai décidé de continuer mes études au printemps 1838 à Berlin. Je n'avais que dix-neuf ans ; je rêvais de ce voyage depuis longtemps. J'étais convaincu qu'il était possible de suivre une formation préparatoire en Russie mais que la source du savoir véritable se trouvait à l'étranger.*

connaître et à mieux l'appréhender. Nous ne chercherons pas ici à nous interroger sur la sincérité et la véracité de ces déclarations qui prennent par moments des allures de souvenirs quelque peu idéalisés, à notre sens. Ce qui nous intéresse ici, en revanche, c'est l'importance que les études à l'étranger, et notamment à Berlin, revêtaient aux yeux de Tourguéniev à l'époque.

Le choix de l'Université de Berlin n'était pas fortuit du point de vue académique ni politique d'ailleurs, car, sous le régime de Nicolas I^{er}, les faits et gestes des citoyens russes étaient scrupuleusement scrutés et contrôlés. Jamais auparavant, les relations entre la Russie impériale et la Prusse n'avaient été aussi empreintes de confiance mutuelle et d'entente cordiale. Nicolas de Russie était l'époux de la princesse Charlotte, fille du couple royal prussien, et donc le beau-fils du souverain Frédéric-Guillaume III et le beau-frère du futur roi Frédéric-Guillaume IV qui monta sur le trône dès 1840. Les deux cours unies par des liens familiaux menaient une politique similaire en matière de contrôle de la propagation des idées libérales qui mettaient en effervescence l'Europe tout entière depuis la Révolution française de 1789, puis celle de 1830. Exemple dans sa manière d'empêcher toute idée subversive sur son territoire, la Prusse était considérée, à la fin des années 1830, comme une destination parfaite pour tout voyageur russe, un étudiant à la recherche d'un perfectionnement académique de surcroît. « Le tsar confiait sans hésiter aux Universités prussiennes les meilleurs de ses étudiants, avec la certitude qu'ils en reviendraient en savants accomplis, qui ne trouveraient dans la science que la base philosophique de leur fidélité dynastique », écrit à ce sujet Henri Granjard dans *Ivan Tourguéniev et les courants politiques et sociaux de son temps*²³². L'opinion de l'un des premiers biographes de Tourguéniev, Nikolaï Goutiar, va dans le même sens : « Ни в одной стране, повторяем, не проявлялось так много симпатий к Пруссии 30-х годов, как у нас. Кроме общих причин тут действовала и специальная : русское правительство поощряло интерес в нашей молодежи к «умному отечеству» тогдашних немцев, особенно к Берлину»²³³. C'est donc tout naturellement – sans crainte et avec la bénédiction des instances officielles – qu'Ivan Tourguéniev se jeta dans la « mer germanique »²³⁴, comme des centaines d'autres étudiants russes l'avaient fait avant lui.

²³² Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 69.

²³³ Н.М. Гутьяр, « И.С.Тургенев в Берлинском университете »// Гутьяр Н.М., op.cit., 1907, с. 20 : *Nulle part ailleurs, nous le répétons, n'éprouvait-on plus de sympathie pour la Prusse des années 30 que chez nous. Au-delà des explications générales, il y avait un facteur particulier : le gouvernement russe encourageait l'intérêt de notre jeunesse pour « la patrie intelligente » des Allemands de l'époque et surtout pour Berlin.*

²³⁴ И.С. Тургенев, « Литературные и житейские воспоминания. Вместо вступления », op. cit., с. 241.

Tourguéniev arriva à Berlin le 13 septembre 1838, après avoir parcouru durant quelques mois précédant cette date, plusieurs villes européennes : Hambourg, Coblenze, Ems, Heidelberg, Bern, Dresde, Munich, Strasbourg. Il passa à l'Université de Berlin trois semestres étalés sur quatre ans et demi, entrecoupant ses périodes d'études de voyages à travers l'Europe mais aussi en Russie.

L'Université de Berlin à la fin des années 1830, un pôle d'excellence libéral

L'Université de Berlin, fondée tardivement par rapport aux autres universités allemandes et européennes – seulement en 1810 – était encore jeune quand Tourguéniev l'intégra, mais en quelques dizaines d'années de son histoire, elle sut s'imposer en tant que pôle d'enseignement universitaire de haut niveau et concurrençait avec succès d'autres universités européennes d'envergure. Wilhelm von Humboldt, son fondateur, voulait en faire un endroit où la recherche et l'enseignement interviendraient à parts égales dans le processus de formation des jeunes gens et où chaque étudiant serait libre de choisir lui-même son chemin. Dès le début, l'Université réunit en son sein plusieurs hommes de science dont la réputation n'était plus à faire et qui donnaient le ton à l'évolution du monde scientifique européen. August Böckh, Friedrich Karl von Savigny, Carl Ritter, Georg Wilhelm Friedrich Hegel, Leopold von Ranke et bien d'autres encore enseignèrent à des moments différents à l'Université de Berlin et firent la fierté de celle-ci.

Les cours choisis par Tourguéniev durant ses études à Berlin portaient sur les matières qu'il avait déjà abordées en Russie, à l'Université de Saint-Pétersbourg : philologie classique, géographie, droit, sciences naturelles et surtout philosophie. Cependant, la manière dont ces cours étaient donnés à l'université berlinoise n'avait rien de commun avec ce qu'il avait connu plus tôt en termes de niveau et de profondeur des connaissances que les étudiants acquéraient lors de leurs études. Tourguéniev sentit vite, par exemple, que sa maîtrise des langues grecque et latine, pourtant considérée comme bonne en Russie, n'était pas suffisante pour suivre les cours des professeurs Zumpt et Böckh : « [...] я слушал в Берлине латинские древности у Цумпта, историю греческой литературы у Бёка – а на дому принужден был зубрить латинскую грамматику и греческую, которые знал плохо»²³⁵, avoua-t-il plus tard dans l'introduction aux *Souvenirs de vie et de littérature*. Les cours de Karl Gottlob Zumpt, latiniste, auteur de la *Grammaire latine* (1818), qui fut le livre de chevet de plusieurs générations

²³⁵ *Ibid.*, c. 240 : *À Berlin, j'ai suivi les cours d'antiquité latine chez Zumpt, l'histoire de la littérature grecque chez Böckh et j'ai dû potasser chez moi les grammaires grecque et latine où j'avais des lacunes.*

d'étudiants en latin, et ceux d'August Böckh, helléniste, permirent à Tourguéniev d'acquérir de solides connaissances en matière d'histoire et de philologie antiques, compétence que l'écrivain chérit et continua à développer durant toute sa vie.

Durant les trois semestres à l'Université de Berlin, Tourguéniev suivit également les cours d'agriculture comparée assurés par Carl Ritter, fondateur de la géographie moderne, les cours d'histoire de Ranke, ceux de droit politique du professeur Stahl, les cours des sciences naturelles que le professeur Steffens dispensait selon les préceptes de Schelling. Malgré l'intérêt que tous ces cours représentaient aux yeux de l'étudiant Tourguéniev, ils ne demeurèrent qu'accessoires par rapport à la matière qui retenait, à l'époque, toute son attention : la philosophie. À l'Université de Berlin, le véritable berceau de la science philosophique allemande – et donc européenne – de l'époque, Ivan Tourguéniev suivit les cours de philosophie assurés par deux enseignants compétents, brillants et extrêmement populaires parmi les étudiants : il s'agit de Karl Werder, chargé du cours de philosophie et d'Édouard Gans, professeur de philosophie de l'art.

Gans, diplômé à la fois de l'Université de Berlin, de celle de Göttingen ainsi que de l'Université de Heidelberg où il soutint sa thèse de doctorat, fut un des principaux disciples de Hegel. Gans affichait des idées ouvertement libérales et était partisan de la monarchie constitutionnelle. Passionné par les théories de son maître Georg Wilhelm Friedrich Hegel, Gans savait transmettre sa flamme aux étudiants ; ses cours étaient parmi les plus appréciés de la gent estudiantine berlinoise grâce à ses méthodes non conventionnelles et antiscolastiques. Pendant ses cours, Gans savait présenter la matière en s'éloignant des abstractions philosophiques et l'asseoir sur des exemples concrets, tirés notamment de la presse²³⁶.

Mais la figure la plus marquante parmi les professeurs de l'Université de Berlin dont Ivan Tourguéniev suivit les cours entre l'automne 1838 et le printemps 1841, était sans conteste Karl Werder, professeur dont le seul nom suscitait l'enthousiasme général auprès de ses disciples. « Помните ли восторженные описания лекций Вердера, ночной серенады под его окнами, его речей, студенческих слез и криков? »²³⁷, se souvint Tourguéniev dans la première et unique « Lettres de Berlin », écrite en 1847, presque dix ans après les faits. Encore jeune à l'époque où Tourguéniev fréquenta l'Université de Berlin – il était né en 1806 – mais déjà brillant, Karl Werder fit découvrir et apprécier la philosophie de son mentor Hegel à plus d'un étudiant. « Он объяснял логику Гегеля и продолжал цитировать стихи и афоризмы

²³⁶ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 75.

²³⁷ *Vous souvenez-vous des descriptions enflammées des leçons de Werder, de la sérénade nocturne sous ses fenêtres, des larmes et des cris des étudiants ?*

из Гёте для сообщения красок жизни и поэзии отвлеченным формулам»²³⁸, commente Pavel Annenkov dans «Une remarquable décennie : 1838-1848» («Замечательное десятилетие : 1838-1848») de ses *Souvenirs littéraires* (*Литературные воспоминания*) publiés en 1886. Un orateur hors pair, un admirateur enthousiaste de la philosophie hégélienne, une personne peu ordinaire : « Редкий молодой человек, наивный, как ребенок. Кажется, на целый мир он смотрит, как на свое поместье, в котором добрые люди постоянно готовят ему сюрпризы. Его беседы имеют спасительное влияние, все предметы невольно принимают тот свет, в котором он их видит, и становится самому лучше, и сам становишься лучше »²³⁹, c'est ainsi que Nikolaï Stankévitch décrit Werder dans une des lettres à sa famille.

L'entourage de Tourguéniev à Berlin : un cercle de Russes en territoire européen

Durant son séjour universitaire à Berlin, Tourguéniev se rapprocha de plusieurs de ses compatriotes dont les plus remarquables étaient le futur historien Timofei Granovski et Nikolaï Stankévitch, dont le nom a déjà été mentionné plus haut. Ce rapprochement se fit progressivement, Ivan Tourguéniev étant plus jeune que ses compagnons. Timofei Granovski, comme on le sait, avait été un des camarades de cours de Tourguéniev à l'Université de Saint-Pétersbourg, ce qui explique sans doute pourquoi Tourguéniev se rapprocha d'abord de lui. Ce fut par l'intermédiaire de Granovski que le futur écrivain fit son entrée, par exemple, dans le salon des Frolov, une famille aux modestes moyens, mais qui savait s'entourer. Dès leur arrivée à Berlin à la fin des années 1830, les Frolov organisèrent des soirées littéraires, dans la meilleure tradition. Elisaveta Frolova, la mère de famille, femme d'une grande culture, était le centre et le pilier de ce salon qui réunissait régulièrement le beau monde intellectuel berlinois : Bettina von Arnim, Varnharen von Ense, Mendelssohn-Bartholdy, August Gans, Karl Werder, Alexander von Humboldt, etc²⁴⁰. Ivan Tourguéniev devint rapidement un des habitués du salon

²³⁸ П.В. Анненков, *Литературные воспоминания*, предисловие Н.Пиксанова, вступительная статья, редакция и примечания Б.М.Эйхенбаума, « АСАДЕМІА », Ленинград, 1928, с. 282 : *Il expliquait la logique de Hegel et continuait à citer les vers et les aphorismes de Goethe pour donner aux formules abstraites des couleurs de vie et de poésie.*

²³⁹ Cité d'après И.Б. Томан, « И.С.Тургенев и немецкая культура »// *Тургеневский сборник*, Выпуск 1, К 180-летию со дня рождения И.С.Тургенева, Тургеневское общество, Русский путь, Москва, 1998, с. 35 : *Une jeune personne insolite, dotée de la naïveté de l'enfance. Il semble contempler le monde comme son propre domaine, où de braves gens lui préparent constamment des surprises. Ses conversations ont une influence salvatrice, tous les sujets s'éclairent de la lumière naturelle qu'il leur donne, et cela fait du bien et on en devient soi-même meilleur.*

²⁴⁰ Alexandre Bourmeyster, *L'Idée russe entre Lumières et spiritualité sous le règne de Nicolas Ier*, Éditions littéraires et linguistiques de l'université de Grenoble, 2001, p. 128.

de Madame Frolov : « Я ходил туда молчать, разиня рот, и слушать »²⁴¹, écrivit-il dans les souvenirs sur son camarade Stankévitch. Même si l'étudiant Ivan Tourguéniev n'osait pas participer activement aux conversations littéraires et philosophiques du salon des Frolov, on imagine facilement à quel point une telle compagnie devait être bénéfique pour lui, si jeune et avide d'apprendre.

C'est par l'intermédiaire de Granovski également que Tourguéniev fit la connaissance de Nikolaï Stankévitch, jeune philosophe à peine plus âgé que lui mais qui jouissait déjà à l'époque d'une certaine réputation dans les cercles philosophiques et littéraires russes. Pourtant camarades d'université à Moscou, Tourguéniev et Stankévitch ne s'étaient croisés qu'à peine en Russie. Dès l'arrivée à Berlin, Tourguéniev chercha à se rapprocher de lui mais en vain : « Станкевич не очень-то меня жаловал – и гораздо больше знался с Грановским и Неверовым. Я очень скоро почувствовал к нему уважение и нечто вроде боязни »²⁴², se souvint plus tard Tourguéniev de cette période. Ce n'est qu'en été 1840, lors d'un voyage conjoint en Italie, qu'ils devinrent amis. Malheureusement, cette amitié naquit trop tard – Stankévitch était atteint d'une phtisie qui l'emporta en juillet de la même année. Tourguéniev accompagna son camarade jusqu'à ses derniers instants. Cette relation d'amitié courte et tardive eut une influence majeure sur le développement personnel de Tourguéniev : intelligent, fin, érudit, personnalité très droite et inspirée, Stankévitch sut faire découvrir au futur écrivain le meilleur de lui-même. Les «<Souvenirs sur N.V. Stankévitch>» («<Воспоминания о Н.В.Станкевиче>») rédigés en été 1856²⁴³, sont empreints de l'amitié la plus tendre et d'un respect infini. En créant le personnage de Pokorski, un des personnages de *Roudine*, Tourguéniev s'inspira largement de la figure de Stankévitch ; il parla de ce tribut dans ses souvenirs plus tard : « Когда я изображал Покорского (в «Рудине»), образ Станкевича носился передо мной – но все это только бледный очерк »²⁴⁴. Un homme intelligent et charismatique, aimé de tous et naïf comme un enfant – voici les traits de Stankévitch qui inspirèrent à Tourguéniev la figure de Pokorski.

Une autre rencontre importante est à citer parmi les fréquentations de l'écrivain à Berlin : en été 1840, le chemin d'Ivan Tourguéniev croisa celui de Mikhaïl Bakounine, futur révolutionnaire et théoricien de l'anarchisme. À l'époque de son amitié avec Tourguéniev,

²⁴¹ И.С.Тургенев, « <Воспоминания о Н.В.Станкевиче> »// И.С.Тургенев, *Собрание сочинений в двенадцати томах*, Том двенадцатый, *op.cit.*, с. 294 : *J'y allais me taire et écouter bouche bée.*

²⁴² *Ibid.* : *Stankevitch ne me prêtait pas beaucoup d'attention et frayait plutôt avec Granovsky et Neverov. J'ai rapidement ressenti du respect et une sorte de crainte à son égard.*

²⁴³ *Ibid.*, с. 293-299.

²⁴⁴ *Ibid.*, с. 298 : *Quand j'ai imaginé Pokorski (dans « Roudine »), c'est Stankévitch que j'avais en tête, mais tout cela n'en est qu'une pâle esquisse.*

Bakounine ne s'intéressait pas encore aux idées anarchiques, c'était un simple étudiant qui, comme des centaines de ses camarades, était venu à Berlin pour parfaire sa formation universitaire. « Я приехал в Берлин, предался науке – первые звезды зажглись на моем небе – и, наконец, я узнал тебя, Бакунин. [...] Скольким я тебе обязан – я едва ли могу сказать – и не могу сказать: мои чувства ходят еще волнами и не довольно еще утихли, чтобы вылиться снова»²⁴⁵, écrivait Tourguéniev à son nouveau camarade à la fin de l'été 1840. Tourguéniev et Bakounine passèrent toute une année académique côte à côte puisqu'ils partagèrent le même logement, tout comme ils partagèrent, pendant un an, leur passion de la philosophie hégélienne. Tourguéniev appréciait la personnalité de Mikhaïl Bakounine, haute en couleur déjà à l'époque, son côté passionné ainsi que sa capacité d'extraire l'essentiel de tout développement intellectuel, même le plus complexe. En 1856, Tourguéniev s'inspirera des traits les plus saillants de son camarade dans la création du personnage de Dimitri Roudine, le protagoniste du roman éponyme.

La vie de Tourguéniev à Berlin : sous le signe de la découverte et du développement personnel

Les étudiants russes menaient à Berlin une vie plutôt calme, confortable mais monotone.

...Вы желаете услышать от меня несколько берлинских новостей... Но что прикажете сказать о городе, где встают в шесть утра, обедают в два и ложатся спать гораздо прежде куриц, — о городе, где в десять часов вечера одни меланхолические и нагруженные пивом ночные сторожа скитаются по пустым улицам да какой—нибудь буйный и подгулявший немец идет из «Тиргартена» и у брандербургских ворот тщательно гасит свою сигарку, ибо «немеет перед законом»?²⁴⁶

C'est ainsi que Tourguéniev décrit la vie à Berlin en 1847, quelques années après la fin de ses études en Allemagne. Cependant, il semble que l'étudiant Tourguéniev ait connu ce même mode de vie typiquement provincial, propre à la capitale de la Prusse, à la fin des années 1840 :

²⁴⁵ Lettre à M.A. Bakounine et A.P. Efremov, 27 août (8 septembre) 1840, Marienbad : *Je suis arrivé à Berlin, m'y suis consacré à la science – les premières étoiles scintillaient dans mon firmament – et, enfin, je t'ai connu, Bakounine [...]. Parviendrais-je à dire tout ce que je te dois, je ne le crois pas : je suis encore trop touché que pour laisser se dévider la vague de mes sentiments.*

²⁴⁶ И.С.Тургенев, « Письма из Берлина »// И.С.Тургенев, *Собрание сочинений в двенадцати томах*, Том одиннадцатый, *op.cit.*, с. 103 : *...Vous voulez que je vous narre quelques nouvelles berlinoises... Mais que voulez-vous savoir d'une ville où l'on se lève à six heures pour déjeuner à 14 heures et aller se coucher bien avant les poules, une ville où, à dix heures du soir, il n'y a plus que les gardes de nuit mélancoliques et imbibés de bière pour déambuler dans les rues désertes ou bien l'un ou l'autre allemand en goguette qui revient du « Tiergarten » et qui éteint consciencieusement son cigare devant les portes de Brandebourg, car il est un « citoyen obéissant » ?*

« [...] Берлин до сих пор еще не столица; по крайней мере, столичной жизни в этом городе нет и следа [...] »²⁴⁷, précise-t-il un peu plus loin dans le même texte. Une vie tranquille, presque ennuyeuse, quoiqu'animée, de temps à autre, par des *kommers* tant affectionnés par les étudiants allemands, auxquels Tourguéniev ne prenait par ailleurs pas part mais qu'il décrivit néanmoins dans « Assia ».

Comme nous l'avons dit au début de ce chapitre, les relations de la Russie et de la Prusse, à la fin des années 1830, étaient au beau fixe. La Prusse, sa politique, ses universités et ses avancées en matière de sciences humaines jouissaient d'une excellente réputation auprès des Russes mais inversement, la Russie et ses ressortissants étaient très appréciés dans le Royaume prussien. Les étudiants russes pouvaient d'ailleurs compter, lors de leur séjour dans ce pays, sur la bienveillance de ses habitants ainsi que sur un crédit quasi illimité chez les marchands et les artisans locaux.

Ce fut une époque de découvertes et de rencontres passionnantes, époque de camaraderie qu'il lui semblera bon de se remémorer à l'automne de la vie :

Ah, mon cher baron ! Où est le bon temps de notre vie d'étudiant à Berlin ? Où sont les neiges d'antan ? Vous rappelez-vous le jour où nous sommes venus vous voir, Bakounine et moi, et où les rideaux de votre fenêtre ont pris feu ? Ma mémoire me retrace encore tous ces détails. À tout prendre, en regardant en arrière, nous n'avons pas trop à regretter la façon dont s'est passé notre vie. On a fait ce qu'on a pu... *faciant meliora potentes* !²⁴⁸

Le système académique en place à l'Université de Berlin à la fin des années 1830 était relativement libre : les étudiants pouvaient choisir eux-mêmes les cours qu'ils souhaitaient suivre, ils géraient leur temps de manière tout à fait indépendante. Ivan Tourguéniev, à en croire les notes de cours d'époque qui se conservèrent jusqu'à nos jours à la Maison Pouchkine à Saint-Pétersbourg ou encore au Musée Tourguéniev à Orel²⁴⁹, semble avoir été un étudiant appliqué et assidu. Durant son temps libre, il lisait énormément, dans le cadre des programmes des cours mais pas uniquement : parmi les livres achetés à l'époque et qui parvinrent jusqu'à nous, on trouve les œuvres d'Aristophane, Horace, Cicéron, Tacite ainsi que d'autres auteurs antiques. Les manuels de grammaire des langues classiques, comme celui de Boutman, auteur de *Grammaire de la langue grecque*, ou encore l'ouvrage déjà cité plus haut du professeur Karl

²⁴⁷ *Ibid.* : [...] *Berlin n'est pas encore une capitale ; du moins, il n'y a pas la moindre trace de vie de capitale dans cette ville* [...].

²⁴⁸ Lettre à B. Ixküll-Fichel, 20 août (1 septembre) 1881, Bougival.

²⁴⁹ Б.В. Богданов, « Учеба И.С.Тургенева в Берлинском университете »// *Тургеневский сборник*, Выпуск 2, К 185-летию со дня рождения И.С.Тургенева, Тургеневское общество, Москва, 2004, с. 79.

Gottlob Zumpt, *La Grammaire latine*, semblent avoir été deux livres de chevet de Tourguéniev lors de sa première année à Berlin – l’abondance des notes laissées par l’écrivain sur les marges de ces livres en atteste amplement. Pour pouvoir suivre les cours de philosophie dans les meilleures conditions, Tourguéniev acheta et lut les œuvres complètes de Hegel, les écrits de Kant, Fichte et Schelling, les ouvrages de Ludwig Feuerbach, plusieurs livres consacrés à l’histoire de la philosophie, ainsi que les œuvres littéraires anglaises – principalement de Shakespeare et de Byron -, allemandes – en particulier *Faust* de Goethe – mais aussi françaises et italiennes.

La vie à Berlin, aussi paisible et propice à l’étude fût-elle, offrait également à Tourguéniev des occasions de sortie : en compagnie de ses amis et camarades, Tourguéniev se rendait régulièrement au théâtre, allait à l’opéra, profitait de la moindre opportunité d’écouter de la bonne musique : un amateur d’art s’éveillait déjà en lui pour faire à tout jamais partie de sa personnalité.

Ivan Tourguéniev quitte l’Université de Berlin au printemps de l’année 1841, féru de philosophie au point de souhaiter l’enseigner à l’Université de Moscou. Il présente avec succès les examens en vue d’obtenir le grade de *magister* mais n’entame pas de carrière académique, la chaire de philosophie ayant été supprimée à l’université moscovite depuis 1826. Après quelques pérégrinations, il se décide enfin à briguer un poste de fonctionnaire au Ministère des affaires intérieures qu’il obtient en 1843. Tourguéniev ne fit, comme on le sait, de brillante carrière ni académique ni administrative : quelques années plus tard, il démissionnera de son poste au Ministère pour se consacrer à l’écriture, d’autres horizons – littéraires – l’attendaient.

Les études à l’Université de Berlin, que lui apportèrent-elles en termes d’apprentissage mais aussi de découverte du monde et de soi-même ? Il est certain qu’au printemps 1841, Tourguéniev quitta Berlin complètement transformé par rapport à ce qu’il avait été à son arrivée dans la capitale prussienne trois ans plus tôt, en 1838. Premièrement, il rentra chez lui transformé en un « étudiant remarquablement cultivé et un homme du monde accompli »²⁵⁰, selon Henri Granjard. En effet, les études à Berlin constituèrent, pour Tourguéniev, le sommet de sa formation et lui permirent non seulement de perfectionner et d’approfondir certaines connaissances déjà acquises en Russie – maîtrise des langues anciennes et modernes, compétences en philologie – mais aussi et surtout de découvrir de nouveaux horizons en matière de sciences humaines, et notamment en philosophie, insuffisamment enseignée à l’Université de Saint-Pétersbourg et tout simplement bannie du programme de cours de l’Université de

²⁵⁰ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., 1966, p. 102.

Moscou. L'Université de Berlin, quant à elle, était depuis sa fondation, en 1810, au centre des progrès réalisés en matière de philosophie ; il n'y avait probablement pas de meilleur endroit pour Tourguéniev pour découvrir cette discipline que l'établissement berlinois, où les enseignants passionnés comme Gans et Werder se chargeaient de guider leurs étudiants à travers le labyrinthe des réflexions hégéliennes.

Le deuxième changement majeur qui s'était opéré dans la personnalité de Tourguéniev à sa sortie de l'Université de Berlin était lié à la découverte par l'écrivain de ce qu'était la liberté, et ce à plusieurs titres. Parti, pour la première fois de sa vie, loin du cocon familial et amené de ce fait à organiser sa vie en toute autonomie, Tourguéniev commença par explorer les horizons de cette nouvelle indépendance en voyageant à travers l'Europe avant de se retrouver à Berlin. Cette première liberté, aussi soudaine fût-elle au départ, se construisit progressivement, Tourguéniev devant apprendre à gérer son temps, son argent, ses relations, *etc.*, comme tout étudiant doit le faire lorsqu'il part étudier loin de sa famille, même de nos jours. Aussi, le système d'enseignement de rigueur à l'Université de Berlin, par son extrême flexibilité et liberté par rapport à celui, plus traditionnel, pratiqué en Russie, offrait à l'écrivain un terrain favorable à la gestion autonome de ses progrès académiques. En effet, les étudiants berlinois, libres de choisir leur programme de cours et dispensés de toute assiduité, décidaient d'eux-mêmes de leur parcours et du moment de l'obtention des titres recherchés. Les méthodes pratiquées par certains enseignants de l'Université de Berlin étaient également très éloignées des procédés « classiques », plus scolastiques : ainsi, August Gans qui s'appuyait dans son commentaire des théories philosophiques complexes sur les exemples tirés de la presse internationale du jour, ou encore Werder qui cherchaient l'illustration des postulats hégéliens dans le *Faust* de Goethe, ne ressemblaient certainement en rien à ce que Tourguéniev avait pu connaître en Russie.

Les études à Berlin en général et l'apprentissage de la philosophie de Hegel en particulier, en compagnie de guides comme Werder, Stankévitch ou encore Bakounine, offrirent à Tourguéniev une autre dimension de la liberté et lui permirent de s'affranchir – ou du moins de commencer à s'affranchir –, pour reprendre les termes de Granjard, des servitudes philosophiques, religieuses, politiques ou encore sociales²⁵¹. « Ничто не освобождает человека, как знание »²⁵², écrivit Tourguéniev en 1868-1869, dans l'article intitulé « À propos

²⁵¹ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 73.

²⁵² *Rien ne libère mieux l'être humain que la connaissance.*

de “Pères et fils” »²⁵³. Dans un contexte d’effervescence intellectuelle favorisée par les débats philosophiques auxquels les milieux académiques berlinois se dédiaient à la fin des années 1830, Tourguéniev plongea dans la « mer germanique » qui devait, selon ses propres termes le purifier et le régénérer²⁵⁴ ; il en sortit différent et avec un regard nouveau sur sa modernité.

Enfin, les études à l’étranger de Tourguéniev, son entourage proche berlinois – les professeurs qui lui enseignèrent toutes ces matières intrinsèquement libératrices, ses camarades de cours – tout cela lui permit de prendre conscience des défauts de la vie en Russie. Selon Henri Granjard, « Tourguéniev a [...] rapporté de son voyage au pays des Varègues [...] une moisson d’expériences qui lui ont fait prendre en dégoût, à son retour, le régime politique et social de Nicolas I^{er} »²⁵⁵. Le servage, phénomène anachronique et antihumaniste à souhait, le système policier répressif, l’impossibilité de circuler librement même au sein de son propre pays, de s’exprimer librement : toutes ces pratiques omniprésentes dans la vie des Russes lui semblaient barbares et anormales désormais. En ce sens, l’expérience de la vie en Occident fut sans aucun doute la plus précieuse de ses acquisitions, qu’il conserva durant toute sa vie.

Un coup d’œil d’ensemble sur le parcours académique de Tourguéniev : ouverture de son horizon intellectuel et ancrage dans les cultures russe et européenne

On peut dire qu’Ivan Tourguéniev reçut une excellente éducation. Ses parents, conscients de l’importance d’une bonne instruction ainsi que des capacités intellectuelles et de la grande motivation de leur second fils pour la science, n’hésitèrent pas à investir dans ses études et lui offrirent tous les moyens nécessaires à une réussite académique à la hauteur de leurs espérances : des cours privés, les meilleurs établissements du pays, les voyages et les études à l’étranger.

Le caractère de la formation de l’écrivain, considérée dans son ensemble, révèle une ambiguïté d’ordre culturel : d’un côté, quant au contenu général des programmes de cours des différents établissements que fréquenta Tourguéniev tout au long de son parcours académique, l’accent semble avoir clairement été mis sur les langues, les lettres et les cultures européennes : les enseignements dispensés tant au pensionnat Weidenhammer que dans les deux universités russes – celles de Moscou et de Saint-Pétersbourg – étaient axés sur l’apprentissage des langues étrangères et des lettres anciennes et modernes, principalement européennes. Les autres cours

²⁵³ И.С. Тургенев, « По поводу “Отцов и детей” »// И.С.Тургенев, *Собрание сочинений в двенадцати томах*, Том одиннадцатый, *op.cit.*, с. 327.

²⁵⁴ И.С. Тургенев, « Литературные и житейские воспоминания. Вместо вступления », *op. cit.*, с. 241.

²⁵⁵ Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, *op. cit.*, p. 103.

qui venaient compléter ce programme général, offraient des contenus tout aussi européens : ainsi, à l'Université de Moscou, Mikhaïl Pogodine donnait le cours d'histoire universelle selon Böttiger, son collègue Mikhaïl Pavlov enseignait l'histoire naturelle selon Schelling, alors que les professeurs de l'Université de Saint-Pétersbourg cherchaient à inculquer à leurs étudiants les bases de la philosophie selon les préceptes des savants allemands. Ce constat est encore plus vrai concernant la formation que Tourguéniev reçut à l'Université de Berlin dont il sortit, en 1841, en hégélien convaincu. Le fait que les enseignements dont Tourguéniev put bénéficier au sein des établissements russes aient été très européens n'a rien d'exceptionnel : assurés par des enseignants ayant eux-mêmes reçu une éducation occidentale – la plupart d'entre eux avaient suivi des cours dans des universités allemandes, françaises, autrichiennes, *etc.* –, ces cours portaient nécessairement l'empreinte du parcours de leurs titulaires. À l'époque où la science n'était encore qu'à ses balbutiements en Russie, beaucoup de représentants des milieux académiques russes étaient persuadés que la source du savoir se trouvait en Europe. Ivan Tourguéniev ne dit-il pas, dans l'introduction à ses *Souvenirs de vie et de littérature*, qu'à la fin de son parcours universitaire en Russie il était convaincu de la nécessité absolue d'aller approfondir ses connaissances dans quelque pays européen, les universités russes ne pouvant lui fournir que des connaissances de base ? « Из числа тогдашних преподавателей С.-Петербургского университета не было ни одного, который мог поколебать во мне это убеждение; впрочем, они сами были им проникнуты »²⁵⁶, expliqua-t-il.

D'un autre côté, sa formation tant secondaire que supérieure fut ponctuée de cours portant sur la langue et sur la culture russes. Portés par des enseignants enthousiastes, comme Piotr Kalaïdovitch, Dimitri Doubenski, Piotr Pletnev et Alexandre Nikitenko, ces cours semblent avoir eu un impact important sur l'évolution académique et personnelle de Tourguéniev. Ne finit-il pas par délaisser toute idée d'une carrière professorale ou encore ministérielle pour se consacrer, en fin du compte, aux lettres russes et à l'écriture ?

Cette ambiguïté culturelle de la formation de l'écrivain a une explication très simple : étalée, dans sa continuité, sur la première moitié du XIX^e siècle (entre 1818, l'année de naissance de Tourguéniev et le début des années 1840), elle tombait en plein dans la période que les historiens appellent aujourd'hui l'« âge d'or » de la culture russe qui vit s'épanouir, pour la première fois dans l'histoire de la Russie, la littérature et l'art nationaux. La période de la renaissance – ou plutôt de naissance – de la vraie, de l'authentique culture russe, nourrie aux

²⁵⁶ И.С. Тургенев, « Литературные и житейские воспоминания. Вместо вступления », *op. cit.*, с. 240 : *Aucun des professeurs de l'époque à l'université de Saint-Pétersbourg n'aurait pu ébranler ce point de vue ; ils en étaient d'ailleurs intimement convaincus eux-mêmes ; [...]*.

traditions ancestrales du pays et bâtie sur des fondements européens, quant aux formes d'expression notamment, l'«âge d'or» n'était qu'à ses débuts lorsque naquit Tourguéniev. Les premiers pas dans le sens d'une affirmation de la culture nationale étaient donc perceptibles dans les différents cours que suivit Tourguéniev tout au long de ses études : en témoigne notamment la présence, dans les programmes d'enseignement, des cours de langue et de littérature russes ou encore d'histoire de la Russie, ainsi que la passion et la fierté que nourrissaient certains des professeurs titulaires de ces cours (tels que Pletnev et Nikitenko) pour la naissante littérature russe.

Dès sa plus petite enfance, Ivan Tourguéniev fut sensibilisé à la culture et à la connaissance par les différentes lectures qu'on lui faisait ou qu'on lui faisait faire, les cours dont il put bénéficier très rapidement et surtout l'apprentissage des langues étrangères auxquelles il fut initié pratiquement dès sa naissance. Grâce à la situation financière, des plus avantageuses, de ses parents, Tourguéniev put bénéficier des compétences des meilleurs pédagogues de son temps qui l'accompagnèrent dans sa découverte progressive du monde.

Chacune des étapes qu'il franchissait en suivant le chemin du savoir, faisait miroiter devant lui de nouvelles facettes du monde qui l'entourait. D'abord, les premiers apprentissages au sein du cocon familial, qui se faisaient naturellement et étaient empreints d'une tradition culturelle très particulière, celle des milieux nobiliaires du début du XIX^e siècle, bidimensionnelle par définition. Ensuite, la première ouverture, d'abord sur le monde encore étroit de la pension Weidenhammer et de l'univers conservateur du Moscou des années 1820 : de nouveaux camarades, les premières études structurées, un cadre d'enseignement précis et un programme biculturel rythmèrent cette période de la vie de Tourguéniev. Puis, vint le temps de la première découverte d'un véritable univers académique, celui de l'Université de Moscou avec sa longue histoire, son atmosphère démocratique, des rencontres qui durent sembler un peu insolites au jeune Tourguéniev. Pour la première fois de sa vie, celui-ci côtoyait les personnes qui considéraient les lettres comme une occupation sérieuse. Les trois ans à l'Université impériale de Saint-Petersbourg prirent en grande partie le relais du processus déjà amorcé à Moscou, celui de l'initiation à la liberté par le savoir, cette suprême forme d'autonomie personnelle. Ainsi, l'horizon intellectuel de l'écrivain s'élargissait progressivement : Orel – Spasskoïé – Moscou – Saint-Petersbourg. Enfin, les études à l'Université de Berlin et la vie à l'étranger durant une période prolongée couronnèrent la formation intellectuelle et culturelle de Tourguéniev. « Я бросился вниз в «немецкое море», долженствовавшее очистить и возродить меня, и когда я наконец вынырнул из его воли

– я все—таки очутился «западником», и остался им навсегда»²⁵⁷, confessa Tourguéniev dans les *Souvenirs de vie et de littérature* en 1868 - un « occidentaliste » dans le pur esprit de l'« âge d'or » russe de la première moitié du XIX^e siècle, à la croisée des deux chemins culturels, le regard tourné vers l'Europe.

²⁵⁷ *Ibid.* : Je me suis jeté dans la « mer germanique » qui devait purifier et renouveler mon esprit, et lorsque j'en suis enfin émergé, je me suis découvert un « occidentaliste » et je le suis resté à tout jamais.